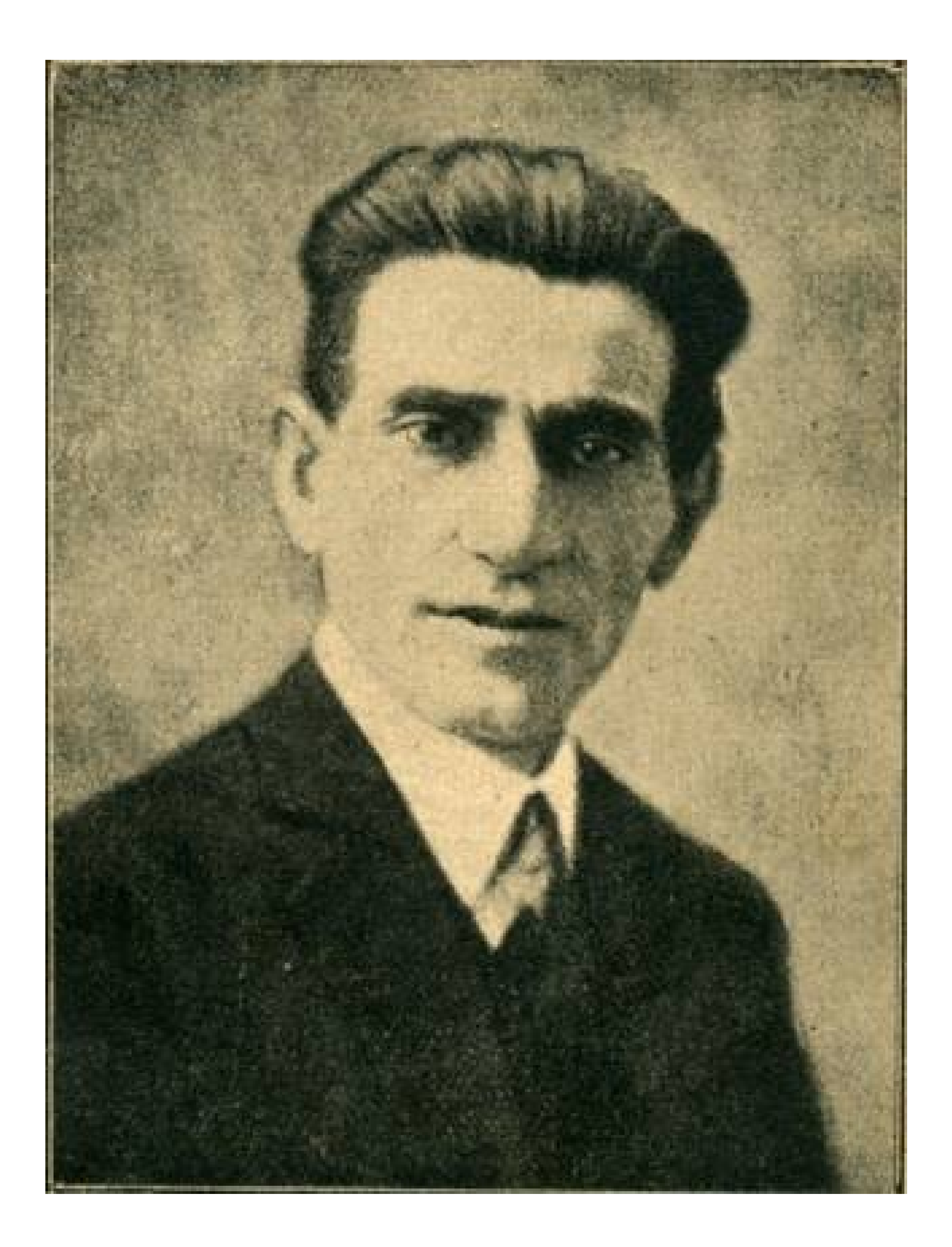
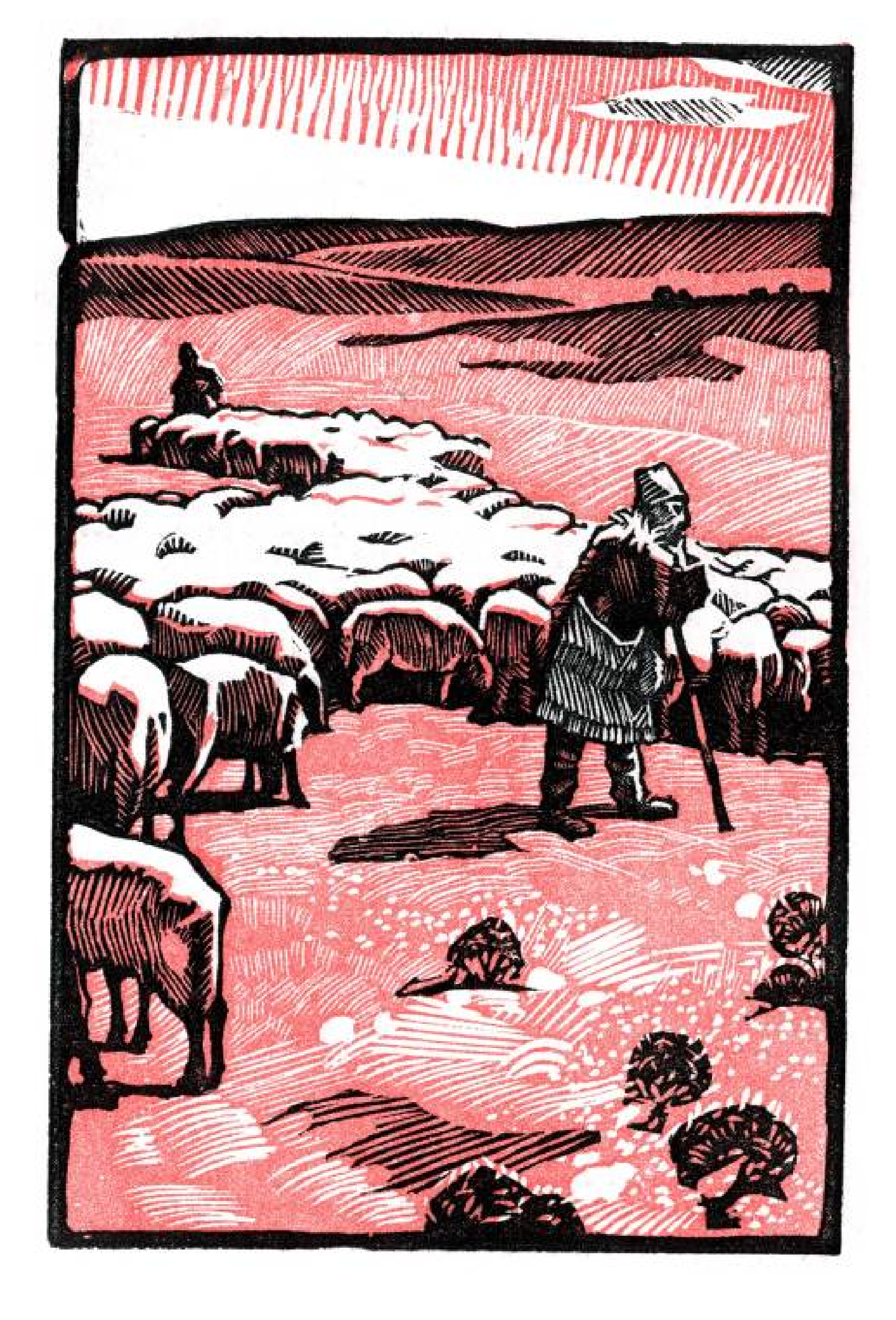


Panaït Istrati

LES CHARDONS DU BARAGAN

1928

Bois en couleurs de Maurice Delavier





I

Quand arrive septembre les vastes plaines incultes de la Valachie danubienne se mettent à vivre, pendant un mois, leur existence millénaire.

Cela commence exactement le jour de la Saint Pantélimon. Ce jour-là, le vent de Russie, que nous appelons « le Mouscal » ou « le Crivatz », balaie de son souffle de glace les immenses étendues, mais comme la terre brûle encore à la façon d'un four, le Mouscal s'y brise un peu les dents. N'empêche : la cigogne, songeuse depuis quelques jours, braque son œil rouge sur celui qui la caresse à rebrousse-poil, et la voilà partie vers des contrées plus clémentes, car elle n'aime pas le Moscovite.

Le départ de cet oiseau respecté, un peu redouté de nos campagnes, – (« il met le feu à la chaumière, si on abîme son nid »), – départ attendu, guetté par le Yalomitséan ou le Braïlois, met fin à l'emprise de l'homme sur la terre de Dieu. Après avoir suivi à l'infini le vol de la cigogne, le campagnard enfonce son bonnet sur ses oreilles, tousse légèrement par habitude, et chassant d'un coup de pied le chien qui se fourre dans ses jambes, il pénètre dans sa maison :

– Que les enfants commencent à ramasser des *uscaturi*(1) !

À ces paroles sombres, femme et marmaille toussotent et frémissent à leur tour, par habitude :

– Partie, la cigogne ?

– Partie…

Alors le Baragan prend le commandement !

Il le fait, d'abord passivement, comme un homme qui se coucherait face au sol, et ne voudrait plus se lever ni mourir. C'est un géant !

Étendu, depuis l'éternité, sur toutes les terres que le soleil grille entre la dolente Yalomitsa et le Danube grognon, le Baragan est, durant le printemps et l'été, en guerre sournoise avec l'homme laborieux qu'il n'aime pas et auquel il refuse tout bien-être, sauf celui de se promener et de hurler. C'est pourquoi on crie partout, dans les pays roumains, à celui qui se permet trop de libertés en public :

– Hé, là ! Est-ce que tu te crois sur le Baragan ?

Car le Baragan est solitaire. Sur son dos, pas un arbre ! Et d'un puits à l'autre on a tout le temps de crever de soif. Contre la faim, non plus, ce n'est pas son affaire de vous défendre. Mais si vous êtes armé contre ces deux calamités de la bouche et si vous voulez vous trouver seul avec votre Dieu, allez sur le Baragan : c'est le lieu que le Seigneur a octroyé à la Valachie pour que le Roumain puisse rêver à son aise.

Un oiseau qui vole entre deux chaînes de montagnes, c'est une chose qui fait pitié. Sur le Baragan, le même oiseau emporte dans son vol la terre et ses lointains horizons. Allongé sur le dos, vous sentez l'assiette terrestre qui se soulève et monte vers le zénith. C'est la plus belle des ascensions que puisse faire le pauvre dépourvu de tout.

De là vient que l'habitant du Baragan, que nous appelons *Yalomitséan,* est une créature plutôt grave. Et quoiqu'il sache rire joyeusement à l'occasion, il aime mieux encore écouter avec déférence. C'est que sa vie est dure, et il espère toujours que quelqu'un viendra lui enseigner la façon de s'y prendre pour tirer un meilleur parti de son Baragan.

Rêve, pensée, ascension et ventre creux, voilà ce qui donne de la gravité à l'homme né sur le Baragan, cette immensité qui cache l'eau dans le tréfonds de ses entrailles et où rien ne vient, rien, sauf les chardons.

*
* *

Il ne s'agit pas de ces chardons qui poussent comme le maïs et qui font une belle fleur rouge, duvetée, que les jeunes filles de chez nous tondent le soir de Saint Toader, en chantant :

Coditsélé fétélor,
Cât coditsa icpélor !

(Que les nattes des fillettes
Deviennent grosses comme la queue des juments !)

Les chardons dont il est question ici apparaissent, dès que fond la neige, sous forme d'une petite boule, comme un champignon, une morille. En moins d'une semaine, ils envahissent la terre. C'est tout ce que le Baragan peut supporter sur son dos. Il supporte encore les brebis qui sont gourmandes de ce chardon et le broutent avidement. Mais plus elles le broutent, et plus il se développe ; il grandit, toujours en boule, et atteint les dimensions d'une grosse dame-jeanne, quand s'arrête sa croissance et quand le bétail lui laisse la paix, car il pique, alors, affreusement. Elle sait se défendre, cette mauvaise graine. Tout comme la canaille humaine : plus elle est inutile, et mieux elle sait se défendre.

Mais, quelle certitude avons-nous de l'utile et de l'inutile ?

Aussi longtemps que le Yalomitséan se démène, s'entête à arracher à son sol une poignée de maïs ou quelques pommes de terre, le Baragan n'est pas intéressant. Il ne faut pas le visiter. C'est une chose bâtarde, comme une belle femme vêtue de loques, comme une mégère parée de diamants. La terre n'a pas été donnée à l'homme rien que pour nourrir son ventre. Il y a des coins qui sont destinés au recueillement.

C'est cela, le Baragan.

Il commence à régner dès que l'homme laborieux rentre chez lui, dès que les chardons deviennent méchants et que le vent de Russie se met à souffler. Cela se passe en septembre.

On voit alors, de loin en loin, un berger qui tourne le dos au Nord et s'attarde à faire paître son troupeau. Immobile, appuyé sur son bâton, le vent le fait bouger, chanceler, comme s'il était de bois.

Autour de lui, aussi loin que le regard peut s'étendre à la ronde, ce ne sont que chardons, l'innombrable peuple des chardons. Fournis, touffus ; on dirait des moutons dont la laine serait d'acier. Tout est épines et semence. Semence à éparpiller sur la terre et à faire pousser des chardons, rien que des chardons.

Comme le berger, ils chancellent ; c'est dans leur masse compacte que le Moscovite souffle avec le plus d'acharnement, pendant que le Baragan écoute et que le ciel de plomb écrase la terre, pendant que les oiseaux s'envolent, désemparés.

Ainsi, une semaine durant… Ça souffle… Les chardons résistent,

ployant en tous sens, avec leur ballon fixé à une courte tige, pas plus épaisse que le petit doigt. Ils résistent encore un peu. Mais le berger, non ! Il abandonne à Dieu l'ingratitude de Dieu, et rentre.

Nous disons, alors : *Tsipénie !* (Plus âme qui vive !) C'est le Baragan !

Et, Seigneur, que c'est beau !

Avec tout l'élan dont son cheval est capable, le Crivatz galope sur l'empire du chardon, bouleverse le ciel et la terre, mêle les nuages à la poussière, anéantit les oiseaux, et les voilà partis, les chardons ! Partis pour semer leur mauvaise graine.

La petite tige casse net, fauchée à la racine. Les boules épineuses se mettent à rouler, par mille et mille. C'est le grand départ des chardons, « qui viennent Dieu sait d'où et vont Dieu sait où », disent les vieux, en regardant par la fenêtre.

Ils ne partent pas tous à la fois. Il y en a qui déguerpissent au premier souffle furieux, vraie avalanche de moutons gris. D'autres s'entêtent à tenir bon, mais les premiers les accrochent dans leur cavalcade intempestive, et les entraînent. Ils s'emmêlent et font une boule de neige irrégulière qui roule cahin-caha, jusqu'à ce que le Crivatz la pulvérise d'un souffle furibond, soulève ses éléments en l'air, leur fasse danser une ronde endiablée et les pousse de nouveau en avant.

C'est alors qu'il faut voir le Baragan. On dirait qu'il se bossèle et s'aplatit à volonté, joyeux de tout ce monde qui roule furieusement sur son dos, pendant que le Crivatz trompette sa rage. Par moments, lors d'une trêve, il se tient coi pour sentir le passage de trois ou quatre chardons qui galopent comme de bons camarades, se heurtent gentiment, s'entre-dépassent pour plaisanter, mais se remettent vite en ligne et s'en vont coude à coude.

Vers la fin de la crise, il y a les chardons solitaires. Ce sont les plus aimés, parce que les plus attendus. Soit que leur tige n'ait pas été suffisamment sèche pour casser dès le début, soit qu'ils aient eu la malchance de s'engouffrer momentanément dans quelque ravin, soit enfin parce que des galopins les ont poursuivis et arrêtés dans leur route, ils sont en retard, les pauvres. Et on les voit qui défilent, isolés, roulant comme de petits bonshommes pressés. Le ciel et tout le Baragan les regardent : ce sont les solitaires, les mieux aimés.

Puis, toute vie s'arrête, brusquement. Les vastes étendues sont nettoyées comme les dalles d'une cour princière.

Alors le Baragan endosse sa fourrure blanche et se met à dormir pour six mois.

Et les chardons ?

Ils continuent leur histoire.



II

C’est une histoire presque inouïe, car elle tient de notre terre roumaine. Mais il faut que je commence par le début…

Quoique *baltaretz*(2) de Lateni, sur la Borcéa, – cette fille du Danube qui ose se mesurer avec son père, – je ne suis pas yalomitséan de *bachtina*(3). Mes parents, tous deux Olténiens, pauvres comme Job, sont partis dans le monde alors que j’entrais dans ma seconde année. Et que faut-il que je vous dise de plus ? Après mille pérégrinations à travers vingt départements, ils jetèrent leurs besaces et moi-même, haut comme une botte, dans ce hameau qui se mire dans la Borcea.

Cela pourrait paraître curieux, mais c’est ainsi. Mes parents n’étaient pas gens à se laisser mener aux travaux pénibles comme le bétail à l’abattoir, surtout mon père, une espèce d’ahuri qui s’oubliait à souffler dans sa flûte au point de tomber évanoui de faim. Et à Latémi nous avions au moins le poisson à portée de la main. Il sautait tout seul dans la marmite, pour ainsi dire. Jugez-en :

Au printemps et en automne, la Borcea couvrait de ses flots jaunâtres des centaines d’hectares en friche ; et dans cette nappe d’eau

infinie, le brochet, la petite carpe, le carassin commun pullulaient tant que les chats mêmes allaient s'en empiffrer aux abords des mares. C'était, alors, la pêche au *cazan*(4). Vraie manne céleste ! Hommes, femmes et enfants, nus jusqu'aux cuisses, la musette autour du cou, s'éparpillaient en tirailleurs, avançant le plus lentement possible dans la campagne submergée, chacun muni de son vieux *cazan* complètement défoncé. L'eau ne dépassait jamais les genoux. En pataugeant, le poisson heurtait nos jambes, mais c'était du fretin, et nous ne voulions que du gros. Celui-là, on savait qu'il aimait mordiller la base des plantes, dont la tête émergeait de l'eau. C'est sur ces herbes que nous avions les regards fixés, en nous tenant bien immobiles. Et dès qu'on les voyait bouger, plaf ! le *cazan,* dessus. On entendait le poisson se débattre entre les parois du récipient. Alors, on n'avait qu'à le prendre avec la main et à le jeter dans sa musette. Il fallait être bien maladroit pour manquer son coup.

Mon père, cependant, le manquait régulièrement, pour la grande joie des gamins. On le narguait, on se moquait de lui. Cela ne lui faisait rien. Il continuait à se jeter, avec son *cazan,* sur toutes les herbes qui bougeaient ou non autour de lui. Au bout d'une heure de pêche, nous rentrions à nos chaumières, les sacs *doldora* de poisson. Le père n'apportait pas un *kitik !* Ce que voyant, la bonne mamouca lui conseilla de garder la chaumière, pour procéder aux salaisons, préparer les mets, laver le linge et jouer de sa flûte.

Cela m'humiliait à me faire verser des larmes : un mâle ne fait pas la lessive, ni la popote ! Mais mon père n'avait rien du mâle : c'était une douce femme, avec de grosses moustaches noires et des yeux profonds et langoureux, constamment posés sur sa flûte, d'où il tirait, avec ses doigts noueux, de douces mélodies qui retentissaient au loin et faisaient aboyer les chiens par les nuits silencieuses. En échange, lorsqu'il préparait un *borche* ou une *plakia* de poissons, ou quand il lavait le linge les meilleures ménagères pouvaient venir lui demander des leçons. Hélas, on le raillait quand même, parce qu'un homme ne doit pas se livrer à des travaux féminins.

Alors je me serais battu contre tout le hameau, car le pauvre père ne relevait jamais une injure et supportait tout stoïquement. Esquissant un léger sourire, il s'en allait vers la Borcea, avec son bonnet pointu toujours rejeté sur la nuque, avec sa culotte en loques, toujours mal ficelée, ses *opinci* traînantes, son long cou et son merveilleux *caval,* qui ne manquait pas, lui, de le venger de cette vie pitoyable et tristement belle.

Parfois, je le suivais. Parfois et en cachette, car il aimait à être seul. Dans la soirée tiède où le silence se mêlait à l'odeur de la vase, je le devinais assis sur un tronc de saule déraciné. Et après une complainte à

perdre le souffle, j'entendais sa voix discrète et juste, qui disait tout bas notre inoubliable chant du pays de l'Olth :

Feuille verte avrameasa,
lia, ila, la !
Ils sont partis les Olténiens pour faucher ;
Les Olténiennes sont restées à la maison,
Elles ont rempli les cabarets(5).

Oui, les Olténiens partent toujours, « pour faucher » et pour accomplir mille autres besognes, laissant les Olténiennes « remplir les cabarets », ce qui n'est pas absolument vrai, mais mon père n'avait pas procédé de la sorte : en partant, il avait amené son Olténienne et leur trésor, moi. C'est pourquoi ma mère l'aimait beaucoup, beaucoup. Elle me le disait quand, à la pêche, voyant ses affreuses varices, je lui demandais pourquoi elle laissait au père les travaux les plus faciles :

– C'est parce que je l'aime, mon petit… Dieu l'a fait ainsi et me l'a donné pour mari. Ce n'est pas sa faute, à lui, le pauvre homme !

*

* *

Voilà comment nous vivions à Laténi.

J'étais alors âgé de neuf ans. Avec ma mère, qui ne s'avouait jamais fatiguée, j'allais toujours à la pêche, que ce fût pendant les inondations, – quand la carpe venait frapper à notre porte, – ou pendant les autres mois de l'année, quand il fallait la chercher dans la Borcea.

Là, il ne s'agissait plus de pêcher au *cazan,* mais avec le *kiptchell,* le *prostovol,* la *plassa,* ou les *vârchtii,* parfois même au *navod,* en compagnie des autres pêcheurs.

Il fallait voir cette femme pêcher, pour savoir ce que c'est qu'une Olténienne qui aime son mari ! Surtout quand elle lançait en rond le *prostovol,* – les bras nus jusqu'aux épaules, la jupe ramassée très haut, la chevelure bien serrée dans la *basma,* les yeux, la bouche, les narines tendus vers l'infini marécageux, – on eût dit qu'elle allait tirer tout le poisson de la Borcea.

– *Halal* pour une femelle ! s'écriaient les pêcheurs qui la voyaient faire.

Et nous n'en restions pas moins dans le pétrin : ça ne vaut donc pas la peine de trop s'éreinter en ce monde : le travail ne mène à rien.

Pendant que nous pêchions, – car, moi aussi, je prenais ma part de poisson, – le père, à la maison, salait, salait à tour de bras, remplissait des cuves, essorait le poisson mordu à point par le sel et l'arrangeait pour la vente.

La vente… Que le Seigneur vous garde d'une vente pareille ! Cinq à dix francs les cent kilos de poisson, livrés en gros et sur place aux marchands rapaces. Et encore était-on content de pouvoir s'en débarrasser, car on ne savait plus où le mettre. Il nous écrasait, pourrissait et empestait, après nous avoir fait patauger dans ses boyaux jusqu'aux chevilles, lors des salaisons. Oui : cinq à dix francs les cent kilos ! On ne peinait que pour l'État et pour acheter des tonnes de sel(6). Pour nous, pas même de quoi se payer une harde et de la farine de maïs. Et tout ce poisson qui se gâtait et qu'on devait jeter dans la Borcea, d'où ma mère le tirait avec tant de vaillance et un si grand espoir d'une meilleure vie !

Non, vraiment, le dicton populaire avait raison de dire :

Buna, tsara, réa tocméala ;
Hât 'o 'n cour de rândoueala !

(Bon pays, mauvaise organisation :
Sacré nom d'un règlement !)

C'était cela : un pays riche, mal organisé et mal gouverné ; ma mère le savait comme tout paysan roumain. Dans ses longues années de vie errante, d'un bout à l'autre de la Valachie, elle avait eu mille fois l'occasion de constater combien misérable était l'existence de ces habitants qui, éloignés de toute rivière et trop pauvres pour pouvoir se payer de la viande, ne vivaient que de *mamaliga* et de légumes(7), cependant que des millions de kilos de poissons gisaient, s'abîmaient et devenaient inutilisables tout le long de ces centaines de kilomètres que parcourent le Danube, ses bras et ses affluents. Mais comment transporter cette manne céleste, quand les trois quarts du pays manquent de communications, aujourd'hui comme il y a mille ans ?

Alors elle eut une idée, qu'elle se mit à réaliser sans nous en faire part ; s'astreignant à des économies sournoises, nous gavant de poisson et rien que de poisson, – rarement un bout de polenta, encore plus rarement un bout de pain, – toute une année durant, elle réussit à amasser cent francs, qui lui permirent d'acheter, d'occasion, une rosse avec sa carriole à quatre roues dont deux chancelantes et prêtes à s'effondrer.

– Voilà, dit-elle à mon père : vous irez, toi et l'enfant, battre les villages avec *cela,* et vendre du poisson salé…

– … Avec *cela ?* soupira le père, blême ; traverser le Baragan avec *cela ?…*

Il toisa ce cheval étique, cette *haraba* disloquée :

– … Tu veux m'accompagner, petit ? me dit-il.

Quelle question ! Non seulement je le voulais, mais j'étais ravi ! Voir le Baragan ! cette obsession de tout enfant, cette « terre sans maître » ! Et surtout, pouvoir enfin, moi aussi, courir après ses chardons, dont mes camarades me contaient merveille, courir avec toute la terre qui court, poussée par le vent !

– Pourquoi ne pas essayer ? fis-je gravement, maîtrisant ma joie ; qu'avons-nous à perdre ?

– Diable : le cheval, d'abord ; la voiture, ensuite ; et puis, nous-mêmes ! Nous serons engloutis par le Baragan !

Engloutis par le Baragan ! Cela me donna le frisson. Oui, je voulais bien !

Le lendemain, à l'aube, nous partions, munis du nécessaire, du pitoyable nécessaire. Notre bonne mamouca, éplorée, défaillante, comme si elle nous eût poussés à la mort, nous conduisit à pied jusqu'au seuil du Baragan, bien au delà de la route nationale qui va de Braïla à Calarashi en se méfiant du désert et en côtoyant la Borcea. Là, elle nous embrassa, le visage tout mouillé de larmes et tout sillonné de rides, bien qu'elle n'eût pas encore trente-cinq ans. Elle eut aussi une caresse pour le cheval qu'elle ne devait plus revoir, et secoua une roue de la carriole pour se convaincre de sa faible résistance. La carriole non plus, elle ne devait plus la revoir.

Dans la matinée laiteuse, grisâtre, nos silhouettes noires s'aplatissaient contre le désert tout proche, alors que des corbeaux croassaient sur ce ciel d'été pluvieux. Le bonnet à la main, mon père empoigna les rênes de corde et se signa :

– Dieu soit avec nous !

– Dieu soit avec vous !

Et le Baragan nous engloutit, mais, sans se laisser intimider, mon père lança une trille déchirant de *caval,* pour accompagner les paroles :

Ils sont partis les Olténiens…

C'est ainsi que nous quittâmes la pauvre mère, que nous ne devions plus jamais revoir.



III

Trois cents kilos de poisson, entassés à l'arrière de la voiture, la balance pour le peser, suspendue au *coviltir ;* un sac de farine de maïs ; un *tchéaoune* pour faire bouillir la *mamaliga*(8) ; un trépied ; une musette pleine d'oignons ; deux couvertures ; une sacoche pour y mettre l'argent qu'on ramasserait et un bon gourdin pour le défendre à l'occasion, voilà toute notre fortune.

Nous allions à pied, perdus, comme sur une mer, entre le ciel et la terre. Le cheval nous suivait en toussant.

– Si tu n'avais pas voulu m'accompagner, je ne serais pas parti, non, pour rien au monde…

Ce premier mot que mon père m'adressa soudain, en pleine solitude, je ne l'oublierai qu'à ma mort. Il me poursuit depuis, et me poursuivra ma vie durant. Le responsable de cette aventure, c'était donc moi, un garçon de quatorze ans.

Si je n'avais pas voulu… Mais, était-ce possible ?

Sans rien répondre au père, – qui, d'ailleurs, avait dit cela pour dire quelque chose, – je passai derrière la carriole, d'où je voyais, par en-dessous, les sabots du cheval s'enfoncer dans la terre sablonneuse, de vieux sabots chevelus qui se levaient et se posaient péniblement, tandis

que la *dihonitsa* à *pacoura,* pour le graissage, se balançait entre les essieux. Je vis cela un instant, et aussitôt je me sentis emporté, car le soleil, surgissant brusquement, jeta sur notre solitude sa gerbe de rayons aveuglants. Les milliers de chardons bourrus s'emplirent de diamants violacés, que j'allais toucher du doigt ou cueillir avec le bout de la langue, pendant que père et voiture s'éloignaient lentement, tournant le dos au levant. Mulots, putois et belettes se sauvaient épouvantés, presque aussi nombreux que les sauterelles, ce qui me fit regretter de n'avoir pas emmené notre chien. Il se fût régalé de ces bestioles, écœuré qu'il était de ne se nourrir que de poisson, tout comme ses maîtres. Et puis, j'aurais eu en lui un bon compagnon, comme le père avait le sien dans sa flûte. Mais la mère nous avait conseillé de nous dispenser de cet animal, qui baverait en nous voyant manger de la *mamaliga,* d'autant plus que le père avait le sommeil léger et que sur le baragan il n'y avait guère de passants et encore moins de malfaiteurs.

Cependant, combien notre *Oursou* me manquait ! J'étais assoiffé de solitude et de longs voyages, mais en bonne compagnie. Pendant des années, témoin impuissant rivé à ma pêche, j'assistais aux départs de mes camarades, galopant avec le Crivatz et les chardons de nos beaux Septembres. Où allaient-ils ? Qu'est-ce qu'il leur arrivait ? Qu'est-ce qu'ils voyaient ? Certains d'entre eux ne rentraient plus au foyer. On disait que tel « s'était perdu ». Tel autre, avait poussé jusque chez quelque parent aisé et s'était fait adopter. Comment ça ? Comment se perdre et comment se faire adopter ? Voilà pourquoi j'avais tout de suite accepté d'accompagner mon père. J'étais grand et bien planté sur mes jambes. Je voulais courir moi aussi, avec le vent et les chardons, me perdre ou me faire adopter, mais partir, courir, échapper à cette eau qui me faisait pourrir les jambes, à ce poisson qu'on entassait pour rien.

Maintenant, les chardons étaient là, à mes pieds, beaux comme de grands buis, nombreux comme les étoiles, charnus, crevant de sève, mais immobiles. Ils ne bougeaient pas, car nous étions au début d'août. Courrais-je avec eux, dans un mois ? Saurais-je où ils mènent, où ils vont ? Je savais que la plupart finissent par flamber, en craquant, dans quelque *soba ?* Mais, les autres ? Ceux qui « font des histoires » ? Quels pays montrent-ils aux yeux du gamin ? Comment arrivent-ils à changer le sort de certains ?

Ah, combien je désirais m'en entretenir avec quelqu'un qui me racontât des folies, qui me mentît, mais qui me permît de rêver un peu, d'oser ! Et les chardons n'étaient que rêve et audace, invitation à changer ce qu'on a contre ce qu'on pourrait avoir, fût-ce le pire, car il n'y a rien de pire que le croupissement pour ceux qui aiment toute la

terre.

Le Baragan, qu'on disait « sans fin », était à nos yeux d'enfants « toute la terre ». Il était désert, stérile, plein de menaces, on le savait, et cependant, c'est en partant un jour avec les chardons, pour ne plus revenir, que Mateï, le fils du pauvre père Brosteanu, était devenu un des plus grands quincailliers de Bucarest.



J'avoue que je ne rêvais d'aucune grandeur. Je rêvais, tout court. J'étais révolté contre cette poissonnaille malodorante, contre cette torpeur des mares vaseuses et contre mes propres parents, qui, eux, m'avaient bien l'air de vouloir me passer en héritage leur piètre destin. Je n'en connaissais pas de plus triste, sans oublier celui des marchands ambulants de pétrole, dont le pain même qu'ils mangent prend l'odeur de leur marchandise ; mais ils mangent au moins du pain chaque jour, alors que nous n'en goûtions qu'un dimanche sur quatre. Et dire qu'en débarquant sur la Borcea, mes parents étaient heureux de constater l'abondance de poisson :

– Ici, il y a au moins du poisson ! s'écriaient-ils à tout bout de champ.

En effet, il y en eut tant, qu'il finit par nous chasser, mon père et moi, et par tuer ensuite ma mère.

*

* *

Nous étions depuis une semaine à ne pas voir visage humain quand, tombant sur la route de Marculesti, qui coupe le Baragan verticalement, mon père dit :

– Il n'est plus possible d'avancer avec tout ce poisson. Il faut nous en débarrasser d'une partie.

– Comment ? Le jeter ?

– Non, mais presque… Cette route est très battue : nous tâcherons d'en vendre aux paysans qui vont faire la cueillette du maïs ; à dix francs les cinquante kilos, ce serait autant de gagné.

Je pensais aux calculs de ma mère :

– Vous le vendrez entre quarante et cinquante centimes le kilo, et de retour de ce premier voyage, vous aurez « tiré » le cheval et la carriole, plus un petit bénéfice.

Je pouvais prédire, maintenant, ce que nous allions « tirer » de ce premier et dernier voyage, en regardant les yeux éteints de notre cheval et la face terriblement allongée du père. Quant à la carriole, elle allait avec le reste : encore quelques jours de canicule et elle ne serait plus qu'un amoncellement de bois et de ferraille. Les deux derniers jours, déjà, ses roues ne tenaient qu'à force de rafistolages, alors que le cheval s'écroulait tous les cent pas, au premier trébuchement. On le remettait sur ses pattes, en le soulevant par la queue. Mais cette façon de traverser le Baragan plongeait mon père dans un mutisme chaque jour plus effrayant pour moi, qui me rappelais ses paroles au matin du départ.

J'aurais bien voulu disparaître, me sauver pour de bon. C'était sinistre, ce silence du père, pareil à celui du Baragan, que coupaient seuls les cris perçants des orfraies et des vautours au cou dénudé, dont les nids se creusaient dans l'infini défilé des mamelons profilés au loin. L'apparition de ces oiseaux de proie me contraignit à ne plus quitter le père d'une semelle. Je ne craignais pas les vautours, qui sont poltrons et se contentent de dévorer quelque charogne jetée hors des pâturages, mais je redoutais fort les orfraies, dont on disait qu'elles s'attaquent aux troupeaux de brebis et emportent parfois des agneaux dans leurs serres.

Cette crainte ne me déplaisait pas complètement. Près d'un compagnon joyeux et armé d'un fusil, je me serais même découvert une âme *haïdouque,* rêvant dangers et vaillants exploits. Mais Dieu, qu'il est triste de se mesurer avec le Baragan, – où tout est vaillance et périls, – aux côtés d'un homme écrasé par la vie !

Le talonnant de près, à travers cet infini peuplé de contes merveilleux, je me demandais souvent qui était ce père que rien n'intéressait en dehors de sa flûte ? Je ne l'avais jamais vu embrasser ma mère, et pour moi, il n'eut que de très rares caresses, lors de notre arrivée à Lateni. Aussi, j'en savais de lui autant que notre cheval, encore moins peut-être.

Voilà en quelle lamentable compagnie j'osai, à douze ans, « partir en haïdoucie », dans ce royaume des chardons qui « font des histoires »…

Il était midi quand nous fîmes halte sur la route de Marculesti. Le cheval, laissé libre, alla chancelant à droite et à gauche, brouter de l'herbe, mais, trop assoiffé, il tomba de tout son long et ne bougea plus. Nous essayâmes de le remettre debout, pour le conduire au puits dont la fourche se distinguait à l'horizon de la route ; il n'y eut pas moyen de le soulever, et nous dûmes aller chercher de l'eau et l'abreuver sur place. Puis nous déjeunâmes, comme d'habitude, à l'ombre de la carriole : une bonne *mamaliga* et l'éternelle *saramoura* de poisson aux piments endiablés.

En mangeant, le père scrutait constamment l'horizon, où il espérait voir surgir une voiture de paysan. Elle apparut, vers la fin du repas, une belle voiture qui venait au grand trot, soulevant un nuage de poussière. Ses moyeux résonnaient comme des cloches. Deux forts *télégari,* richement harnachés, la traînaient en caracolant.

C'était un tzigane *pricopsit*(9), un de ces charrons-forgerons, possesseurs de belles terres fertiles travaillées par des *cojans* comme nous.

– Ho, ho, ho-o ! hurla-t-il, en arrêtant avec une fanfaronnade de

geambasch, roulant des yeux qui voulaient être féroces et ricanant de toutes ses dents blanches comme le lait.

Devant cette crânerie, mon père baissa la tête, humblement.

– Bonjour, les *Roumâni !* cria le tzigane. Qu'est-ce que vous vendez là ? Des pastèques ?

– Non, du poisson *indulcit*(10)…

– Quel poisson ?

– Carpe moyenne…

– Elle n'a pas de vers, ta carpe ?

– Si elle a des vers, vous n'en achèterez pas…

– Ça dépend du prix ! Et pourquoi n'en achèterais-je pas ? Est-ce moi qui la mangerai ? Pouah !

Là-dessus, il descendit, noua ses rênes à une roue et vint fouiller dans notre carriole. Il tourna le poisson de tous les côtés, en écarquilla les ouïes, y fourra son nez, le mordit même, puis :

– Tes carpes n'ont pas encore de vers, mais elles ne se garderont plus longtemps. Quel chargement as-tu ?

– Trois cents kilos.

– À quel prix ?

– Dix francs les cinquante kilos, pour m'en débarrasser.

– Et si je t'enlève la moitié du chargement ? Me la donnerais-tu à meilleur compte ?

– Pas un sou de moins, fit le père, déçu.

Le tzigane s'écria alors, gonflant ses oripeaux :

– Que tu es bête ! Où espères-tu aller vendre ton poisson, avec cette *haraba* et cette rosse crevée ?

Et disant cela, il allongea un coup de botte dans le dos du cheval, qui était toujours couché. Devant cette ignominie, le père serra les mâchoires, empoigna le gourdin et s'approcha du tzigane, qui recula vers sa voiture :

– Pourquoi frappes-tu ma bête, sale moricaud ? Est-ce que je t'ai prié, moi, de m'acheter du poisson ? T'ai-je seulement donné le bonjour ? Je vais te cogner avec cette massue-là « où le pope t'as mis le *mir* »(11).

L'autre, blême, se rétracta aussitôt :

– Eh oui ! Tu as raison, mon vieux, mais moi non plus, je ne serais plus tzigane si j'étais autrement : mauvaise habitude que de toujours

faire le malin ! Allons, passe-moi cette *mojicia* et viens que je « t'honore » d'un verre de *tsouïca !* Après quoi, nous pèserons cent cinquante kilos de carpe, au prix que tu dis.

Le père songea un moment, puis accepta un verre, même plusieurs. J'en eus ma part aussi. Nous pesâmes, ensuite, quinze fois dix kilos de poisson, bon poids. Les trente francs fourrés dans la sacoche du père, ils burent de nouveau de la *tsouïca,* en se faisant des adieux assez cordiaux.

Et la carriole, allégée de la moitié de sa charge, reprit à l'heure des vêpres son chemin invisible à travers le Baragan.



IV

Nous n'allâmes pas bien loin… Une *pochta*(12)… Toujours en suivant le soleil. Mais nous mîmes plus de deux jours à couvrir cette distance, tant cheval et voiture étaient mal en point. Puis, l'un et l'autre s'écroulèrent du même coup, comme ça, parce que trop usés.

La voiture perdit d'un seul coup trois roues, qui s'étaient mises en pièces, et écrasa son *coviltir*, en se renversant. Le cheval mourut au coucher du soleil, qui dorait le désert, notre fouillis et nos faces attristées. La pauvre bête rendit son âme sans aucune peine, heureuse, peut-être, d'en finir. Ôtant sa *caciula,* mon père dit, en regardant le cadavre :

– Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas fait souffrir. J'ai couru à trois portées de fusil pour lui chercher de l'eau ; l'herbe ne lui a point manqué ; et de fouet, je n'en ai point. Si elle est morte entre mes mains, que Dieu me pardonne, mais je n'y suis pour rien.

Il se signa et fit une génuflexion, face à ce levant, d'où il était parti sans espoir.

Nous passâmes la nuit près du cheval mort, restant longtemps muets, avant de nous endormir au son navrant des joyeux cri-cri. Le lendemain, dès l'aube, les corbeaux étaient là, croassant affreusement.

Nous nous dépêchâmes de leur abandonner la charogne et le reste. Le père fit bouillir une grosse *mamaliga,* pour la route, remplit le *tchéaoune* de poisson et se fit une besace du sac à farine de maïs presque vide, et de la *bota* à eau. Je me chargeai des couvertures et du trépied.

En nous mettant en route, le père dit, comme au départ de Lateni :

– Dieu soit avec nous !

Il n'y eut plus de mère pour lui répondre et il ne joua plus de son *caval.*

Vers midi de cette journée-là, comme nous nous engagions sur la route de Calarashi, un grand vent du sud-est se mit à souffler :

– Voilà le *baltaretz*(13) ! s'écria le père ; c'est l'avant-coureur du Crivatz : fini l'été ! Et tu pourras, bientôt, galoper après les chardons, si le cœur t'en dit.

Puis, me voyant regarder les chardons avec une espèce de délire, il ajouta :

– D'ailleurs, je sais que c'est cela qui t'a poussé dans la gueule du Baragan. Maintenant, le malheur est fait ; nous pourrons même galoper ensemble !

– Nous retournons à Lateni ? demandai-je.

– Nous allons d'abord à Calarashi ; c'est le chef-lieu du département, dont la chanson dit :

Negustor, negustorash,
Haï la târg la Calarash !

(Négociant, petit négociant,
Allons au marché de Calararashi !)

Le brave père, qui dérida un peu son visage ! Je lui baisai vivement la main, et il me caressa les joues :

– Oublions le mal, petit !… Nous ne sommes ici-bas que pour expier : c'est cela, la vie… Mais le Seigneur en tiendra compte !…

Après deux jours de marche, sur une bonne route enfin, nous arrivâmes à Calarashi, où la Borcea se brouille avec le Danube et s'en va, *razna,* pendant cent cinquante kilomètres, jusqu'à Hârsova, où elle rejoint son berceau. Pour la première fois, à Calarashi, j'ai su ce qu'est une ville, avec des chemins pavés, des maisons bâties sur d'autres maisons et beaucoup de gens qui se bousculaient comme à la foire. Dans les cours riches, il y avait de grands tas de bois de hêtre et de saule, fendu en forme de traverses, ce que voyant, mon père acheta une scie et une hache, se construisit une chèvre, et nous voilà criant

devant ces cours pleines de bois : *Taetori ! Taetori !*

Nous fûmes bien reçus partout et travaillâmes pour tous les prix, toujours à forfait. Le père demandait des prix doubles, car, disait-il, les riches marchandent comme des tziganes, mais on arrivait quand même à s'entendre, à la fin. Et le pauvre père de suer fort, depuis l'aube jusqu'à la nuit. Moi aussi je suais, car je l'aidais de mon mieux. Ainsi nous parvenions à gagner près de dix francs par jour, en moyenne, ce qui était inouï.

– Il le faut bien, mon garçon, disait le père : nous devons rapporter à la maison les cent francs qui gisent maintenant au milieu du Baragan, autrement ta mère mourrait de chagrin.

Aussi, je poussais bravement la scie, en mangeant du pain et du fromage. Du pain ! Que j'étais content d'en pouvoir manger ! Vraie brioche, à côté de notre éternel poisson de Lateni.

Le soir, crevés de fatigue, nous nous régalions de bonnes *sarmale*(14), dans une auberge du marché aux grains, dont l'aubergiste, qui connaissait mes parents, nous permettait de coucher pour rien dans quelque coin de grange. Toutefois, le père payait chaque jour un litre de vin, afin de ne pas paraître trop *calik*(15). Et ainsi de suite pendant toute une semaine. Encore une, dont le travail nous attendait, et nous aurions pris le chemin de Lateni, portant à la mère son argent. Il y avait même pas mal de *cojans* en voiture qui s'offraient de nous conduire jusqu'à Fétesti et au delà.

Ils nous y ont conduits, en effet. Nous partîmes avant même d'avoir entamé cette seconde semaine de travail, mais pas pour aller rejoindre la bonne mère, car elle était morte.

*

* *

Nous ne nous doutions de rien, ce soir-là, à l'auberge, quand Gravila Spânn de Facaéni y entra, le fouet sur le bras, tout couvert de poussière, et dit à mon père, avec sa gaillardise habituelle :

– Ah, c'est ainsi, Marine ! Tu te paies des *sarmale,* et ton Anica…

– Oui, je le sais, fit le père, en lui serrant la main, je le sais : Anica nous attend impatiemment… Mais nous avons subi des malheurs, à travers ce sacré Baragan. Asseois-toi et dis-nous un peu comment ça va, à la maison.

Gravila prit place, à ma droite, regarda drôlement le père, qui lui faisait face, ôta son bonnet et cracha :

– Apporte-moi une *tchinzéaca* de *tsouïca !* cria-t-il à l'aubergiste.

Et levant le premier verre, sans mot dire, il écarta le bras et versa

d'abord quelques gouttes sur le plancher(16). Le voyant faire, mon père leva son verre de vin et voulut, à son tour, arroser le sol, mais il resta le regard cloué sur Gravila, comme pour lui demander : à qui penses-tu ? Le paysan ne répondit pas, me jeta un coup d'œil à la dérobée, tordit sa moustache et je le vis faire signe au père, en bougeant ses sourcils.

Je compris et fondis en larmes. Alors, soulagé, Gravila raconta brièvement, pendant que je pleurais dans mes mains :

– Oui, elle s'est éteinte, la pauvre femme… Une piqûre au doigt, avec une arête, en éventrant du poisson… Un rien du tout, eût-on dit, une *sgaïba*… Mais cela s'est envenimé en moins de huit jours. Alors elle vint me trouver à Facaéni… Comme je devais partir le lendemain avec du chargement pour Calarashi, ma femme la fit coucher chez nous, et dès le petit jour, nous prenions la route. Elle a crié tout le long du chemin, sans fermer l'œil un seul instant. Avant-hier soir nous sommes arrivés ici, droit à la porte de l'hôpital. Pendant la nuit elle a rendu son âme. Hier on l'a « charcutée » et enterrée.

L'homme ajouta, après une pause :

– Anica vous a fait ses pardons et vous a pardonné.

– Pardonnée soit-elle, devant le Seigneur ! dit le père, en éparpillant quelques gouttes de vin.

– Nous la suivrons tous, un jour, conclut Gravila.

Et il glissa près de l'assiette du père un gros mouchoir en pelote que je reconnus, la *basma* rouge dont mère s'enveloppait la tête pendant la pêche :

– Ses sous…, fit-il, une douzaine de francs, je crois, qu'elle m'a dit.

Les yeux hagards sur la table, le père murmura :

– Maudit Baragan… Et ce poisson maudit… Seigneur, que c'est dur d'aller jusqu'au bout de ce calvaire de vie !…

– Que la terre lui soit légère ! dit Gravila, trinquant avec le père.

Puis :

– Quels malheurs disais-tu avoir subis sur le Baragan ?

– Le cheval mort ; la charrette émiettée, et le poisson perdu…

– … Rien que ça ! Bon Dieu de bon Dieu !… Et maintenant ?

– Nous scions du bois, depuis une semaine… Et je croyais qu'il nous était permis, à nous aussi, de manger des *sarmale,* car nous trimons dur.

Le surlendemain de ce soir de grand chagrin, nous partîmes avec Gravila qui, lui, retournait à son foyer, tandis que nous… Où allions-

nous ? De Lateni, en tout cas, ni le père ni moi ne voulions plus. Nous ne nous l'étions pas avoué, mais cela se lisait sur nos visages. Et cependant, nous montâmes, sur son invitation, dans la voiture de notre voisin de commune, tant nous étions vides de toute volonté. Nous le fîmes, je crois, par peur de nous retrouver seuls.

Ce furent trois jours et trois nuits de voyage muet, avec de longues haltes où l'on n'entendait que les éternuements des chevaux, trois jours de bonne route, en côtoyant la Borcea et le Baragan qui m'appelait, me voulait, me promettait tout ce que je ne pouvais pas trouver entre ce père et ce Gravila dont le silence me donnait le vertige. Ils étaient devant, moi derrière, et je regardais leurs dos courbés. De temps en temps, un charretier nous croisait :

– Bonjour, à vous, disait-il.

– Nous vous remercions, répondaient les deux taciturnes.

C'était tout. Grincement des essieux, bruit monotone des roues, ciel et terre sans commencement ni fin, ni espoir. Une longue route glissait en arrière ; une autre, tout aussi longue, nous attendait en avant, tout aussi ennuyeuse, écharpe morte qui mène l'homme par le bout du nez.

Et voici que le troisième jour de marche, vers le soir, nous apercevons, au loin, un gros chien qui reste assis sur les pattes de derrière, les oreilles braquées, et regarde avec espoir, au milieu de la route. Je suis certain que c'est mon *Oursou ;* je saute de la voiture et cours à lui, tandis qu'il bondit vers moi ; nous nous heurtons l'un contre l'autre et roulons dans la poussière, où il me mordille, me couvre de bave et pisse sur mes pieds nus, avant de me lâcher et de sauter sur le dos du père qui le serre contre sa poitrine.

Nous sommes, là, à une demi-lieue de la maison. Alors le père dit à Gravila :

– Frère, vois-tu, le chien même ne veut plus de cette chaumière ! Prends tout ce qui s'y trouve ; nous n'y allons plus... Nous allons dans le monde, moi, ce garçon et ce chien. Qu'elle soit à toi, Gravila, cette *gospodaria* maintenant sans femme !

Debout dans sa charrette, Gravila songe un instant, mâchonnant un bout de sa moustache :

– Tu as raison, Marine, fait-il. L'homme qui n'a ni terre ni femme, n'est bon à rien. Va donc dans le monde. Et voici trente francs pour la boiserie que je tirerai de ta demeure.

Puis, me désignant avec son fouet, il ajouta :

– Celui-là me paraît un agité. Gare à lui, au temps des chardons... Il est capable de te plaquer ! Marie-le dès qu'il aura ses dix-huit ans ; donne-lui une femme avec un peu de terre et qu'il bricole autour de

leur foyer.

– Je n'en ferai rien ! s'écria le père. À Dieu le commandement…

Gravila haussa les épaules et repartit.

Nous restâmes au milieu de la route déserte, avec notre bataclan et *Oursou* qui nous demandait du regard ce que nous allions faire.

Longtemps, fiché comme un poteau, le père contempla, éperdu, l'horizon de Lateni où, pendant huit années, il avait éventré du poisson et espéré. Alors, pour la première fois, je me souvins de ses paroles, jetées comme un blasphème en plein Baragan : – « Si tu n'avais pas voulu m'accompagner, je ne serais pas parti, non, pour rien au monde !… »

Une église lointaine sonnait les vêpres, quand nous nous mîmes en route, allant vers le nord, vers la Yalomitsa, vers d'autres contrées. L'océan de chardons remuait ses vagues aux crêtes embrasées par le crépuscule, alors que les mamelons, avec leurs sommets chauves et arrondis, veillaient sur le désert. Dans le ciel limpide, grues et cigognes tournaient en rond leur danse d'adieu qui précède de peu le départ. J'avais mal à la nuque à force de les regarder, et le cœur gros de me savoir, moi, rivé à la terre.

Oursou me devançait en happant des insectes. Le père, bien en avant de nous, jouait de son *caval* longtemps oublié :

Ils sont partit les Olténiens…



V

Des deux côtés de la Yalomitsa, les terres sont fertiles, les fermes nombreuses. Là le Baragan ne mord qu'avec des dents brisées.

Nous errâmes pendant trois jours entre Hagiéni et Platonesti, à la recherche d'une place d'*argat*(17), mais on nous repoussa partout. À la fin, exténués, nous échouâmes un soir devant la porte d'une méchante ferme, un *conac* délabré qui voulut bien nous accueillir. C'était une demeure pauvrement seigneuriale, avec peu de bétail et peu de culture, sise à une lieue du village. Le Baragan la guettait déjà, avec son envie féroce de tout dévorer. Et elle, tristement cernée par la solitude, semblait n'opposer aucune résistance à cet ogre amoureux d'immensité inhabitable.

À notre arrivée, une bonne odeur de *mamaliga* bouillante vint chatouiller nos narines et animer joyeusement la queue d'*Oursou*. Les domestiques, hommes, femmes et enfants, déambulaient par toute la cour, alors que les poules se dirigeaient, myopes, vers leurs perchoirs.

Ce fut la cellérière qui nous accueillit, une femme à l'aspect citadin, aux nombreuses clefs accrochées à la ceinture et au visage volontaire.

Elle ne nous interrogea pas longtemps et s'en alla crier sous une fenêtre :

– *Doudouca ! Doudouca !*(18)

La personne qui apparut sur le balcon était une *doudouca* aux cheveux blancs, grande, noblement ridée et très maigre, mais très droite. Elle fit d'abord imposer silence aux chiens, qui aboyaient à nos trousses, puis :

– Qu'y a-t-il, Marie ?

– Deux « bouches étrangères », qui demandent un gîte et, si possible, du travail.

– Approchez, fit la *Doudouca,* se penchant sur la rampe.

Nous laissâmes *Oursou* dehors et vînmes sous le balcon, les *caciula* à la main. Elle nous dévisagea longuement, avec de grands yeux tendres qui me réchauffèrent le cœur. Et lorsque, sur ses brèves questions, le père lui eût tout raconté :

– Pauvres diables ! murmura-t-elle.

Ses vêtements noirs démodés la rendaient sévère, mais le timbre de sa voix bienveillante faisait oublier cette dureté.

– Et vous avez un chien ? soupira-t-elle.

– Faut-il le tuer ? demanda le père.

– Non… Un chien trouve toujours sa nourriture. Restez ici avec les autres. Et puisque vous vous connaissez en poisson, commencez par faire un peu de salaison pour la ferme.

– Ça y est ! dit le père, en s'éloignant ; nous n'en aurons jamais fini avec ce sacré poisson !

Et son visage s'allongea, saisi de détresse. Nous nous voyions retomber dans cette existence farcie de boyaux écœurants, de sel qui brûle à la moindre écorchure, d'écailles qui sautent aux yeux, d'arêtes dangereuses qui peuvent empoisonner le sang, toute cette vie de Lateni que nous connaissions si bien et que nous venions de fuir.

Comme une confirmation de notre crainte, la cour s'emplit à l'instant même d'une fumée épaisse provenant du poisson salé qu'on grillait pour le repas du soir. Et quel poisson ! Ce petit brochet et cette malheureuse carpe aux écailles noirâtres que nous appelions du « fretin phtisique » et qu'on ramasse à la pelle dans les vases puantes. *Oursou* en mangeait de meilleur à Lateni.

Mais, avant de nous mettre à table, nous nous aperçûmes que tout allait de pair, chez la Doudouca. Autour du *tchéaoune* où bouillait la mamaliga, des enfants squelettiques dansaient une ronde d'affamés,

prêts à ramasser avec les doigts les gouttes de *terciu* qui sautaient sur le *facaletz*(19). Ce faisant, ils se brûlaient les mains, ce qui ne les empêchait pas de revenir à la charge et de se lécher les doigts comme s'il se fût agi de miel. D'autres gamins préféraient à cette gourmandise les épis de maïs, déjà à moitié secs, qu'ils chipaient et grillaient au prix de mille peines. On les chassait, les uns et les autres, on les invectivait sourdement, on les battait, à l'exemple des chiens qui rôdaient autour des braises et volaient les poissons en un clin d'œil.

Hommes et femmes besognaient avec lenteur, avec lassitude, la mine sombre, silencieux, jetant des regards furtifs à Marie la cellérière qui veillait sur cette « cour » où, vraiment, l'abondance ne régnait point. On voyait bien que l'ordre, la sévérité, ne régnaient pas davantage, et que chacun perdait son temps à ne rien faire, mais, alors, pourquoi tous ces domestiques ?

Je me le demandai surtout quand je vis la cellérière distribuer avec parcimonie des tranches de mamaliga qui constituaient la ration d'un homme, mais dont on ne faisait qu'une bouchée.

– Oui, me dit le père, ici on se met à deux pour traire une vache et à quatre pour avaler le même morceau de mamaliga.

Assis sur des tabourets bas, autour de grandes nattes, chacun recevait, en dehors de cette portion congrue de polenta, une *strakina* de *saramoura*(20). C'était tout. Et encore, pour que nul n'en fût privé, montait-on une vraie garde autour de la mamaliga au moment de ce partage, car les gamins se jetaient à l'assaut comme des louveteaux affamés. J'ai vu enfermer l'un d'eux, qu'on disait le plus adroit à ce vol.

Personne ne se montrait étonné de cette vie-là. Une résignation naturelle se lisait sur toutes les faces. On parlait peu, en mangeant ce qu'il y avait, et en buvant beaucoup d'eau. Le repas fini, les hommes allaient s'accroupir près de quelque brasier à moitié éteint et griller des épis de maïs, qu'ils grignotaient paisiblement dans la nuit tombante, pendant que les chiens se disputaient les déchets de poisson que les femmes leur jetaient.

Ce soir-là, nous comprîmes peu de choses, mais nous sûmes tout le lendemain.

*
* *

La Doudouca, descendante d'une famille très riche, s'était brouillée avec ses parents le jour où ceux-ci voulurent lui faire épouser de force un homme qu'elle détestait. Cela avait eu lieu lors de sa dixième année, quand depuis longtemps son cœur appartenait à un beau gars « aux yeux de cerf, à la crinière d'ébène et à l'allure de haïdouc », en

compagnie duquel, chaque Septembre de son enfance, elle déguerpissait à la poursuite des chardons. Nul galopin, disait-on, ne savait, comme ces deux-là, éperdument voler avec le Crivatz, avec le Baragan et ses éternels chardons.

On ne s'en inquiéta pas, au début, mais plus tard, la Doudouca ayant été surprise dans les bras de son aimé, des hommes affreux soudoyés par le seigneur-père battirent, une nuit, Toudoarki avec une telle cruauté que le pauvre garçon ne s'en releva pas. La Doudouca jura alors devant l'icône de la Vierge de rester fidèle à l'assassiné. Elle tint parole. Ses parents la déshéritèrent et, mourants, laissèrent toute la fortune à ses deux sœurs cadettes, qui en furent bien aises.

C'est à un oncle qu'elle devait la petite retraite dont elle vivait. Cette retraite, mal administrée, fut, morceau après morceau, dévorée par « le Baragan assoiffé de *poustiétali* »(21). Et cependant, quoique réduite presque à la misère, c'est encore « la bonne Doudouca » qui accueillait maternellement tous les domestiques dont la vie était impossible ailleurs. Elle partageait avec eux ce qui se trouvait dans la maison, vivant comme une religieuse, ne se permettant aucun plaisir coûteux. Toute sa joie, c'était de contempler le Baragan, surtout à l'époque des chardons. On la voyait alors couler de douces heures à se souvenir de sa jeunesse et parfois à pleurer, la tête sur la rampe du balcon.

Marie la cellérière était sa confidente et en même temps le poing qui dirigeait la ferme. Faible poing, certes, car la Doudouca lui interdisait d'être dure avec « son monde ».

– Que chacun fasse ce qu'il peut, ce qu'il veut, avait-elle l'habitude de dire à Marie, pourvu que cela aille clopin-clopant.

Oui, « pourvu que cela aille… » mais « cela » n'allait pas. Et la pauvre cellérière, prise entre l'enclume et le marteau, diminuait la portion de mamaliga, et s'entendait chanter, par le village, la complainte suivante :

Chez nous, chez la Doudouca,
On fait la mamaliga pas plus grosse qu'une noix
Et on la défend à coups de massue
Et on met les enfants dans les fers,
Pour qu'ils n'emportent pas la polenta dans leurs griffes(22).

De toutes les épaves recueillies par la Doudouca, Marie était la plus ancienne. La plus triste aussi, car, à quarante ans, sa seule passion c'était de servir sa maîtresse, sans avoir jamais connu un Toudoraki, ni la joie de l'enfance qui court avec les chardons, ni les larmes sur les souvenirs du Baragan.

Mais il est écrit que tout être humain doit verser des pleurs, pour

une cause ou pour une autre. Aussi, par les belles nuits de Septembre, en entendant les paysans la narguer avec cette ironique chanson villageoise, Marie allait s'effondrer sous le balcon de sa maîtresse ; et pendant que celle-ci, perdue dans ses rêves de jadis, se revoyait courant à côté de son amoureux, la brave cellérière, injustement accablée par le destin, pleurait amèrement sur sa vie uniquement faite de pâle dévouement.

Cette histoire de « mamaliga, pas plus grosse qu'une noix » et qu'on « défendait à coups de massue » ; cet épique sarcasme populaire qui affirmait qu'on « mettait les enfants dans les fers », pour qu'ils ne pussent pas « emporter la mamaliga dans leur griffes » ; cette mélopée, tendre et cruelle à la fois, devint pour mon père une hantise.

– Quelques mots bien choisis, me disait-il, et c'est toute la souffrance de notre nation opprimée, non par des propriétaires comme cette Doudouca, qui est une malheureuse, mais par des seigneurs semblables au père de celle-ci, dont le pays est excédé.

Il était en mesure de le savoir, lui qui avait parcouru la Roumanie d'un bout à l'autre et connaissait par cœur la plupart de nos ballades rustiques. Mais je ne l'avais jamais vu si effrayé d'un jugement populaire, qu'il le fut de cette complainte dirigée contre « deux femmes battues par le Seigneur », comme il disait. Il la chantonna depuis le lever du soleil jusqu'à la tombée de la nuit, durant toute cette semaine que je passai près de lui à saler du poisson chez la Doudouca. Et jamais peut-être sa flûte n'avait modulé plus triste mélodie, ni ses lèvres articulé plus navrantes paroles.

Cependant, affolé par la crainte de me voir rivé à une vie de chien pareille à celle que je voyais autour de moi et plus que jamais préparé à une prochaine escapade avec les chardons libérateurs, je lui criai souvent qu'il m'agaçait « avec ses litanies ».

Combien je l'ai regretté plus tard !

Mais qui aurait soupçonné alors que cette innocente obsession allait, sous peu, lui coûter la vie ?



VI

Et voici le jour où je me lançai dans le monde. Je l'attendais, prêt à tout. Il me fut particulièrement favorable.

Ce matin-là, partant avec d'autres hommes pour chercher deux chariots de fourrage à Giurgeni, mon père me dit :

– Hier soir, après la bourrasque, j'ai vu les porcs « charrier » de la paille dans leur gueule. Cela veut dire que le Crivatz se mettra à souffler aujourd'hui ou demain. Ne me fais pas d'histoires avec ces chardons ! Passons l'hiver ici… Au printemps, on verra.

Je ne répondis rien, et il sut à quoi s'en tenir, car il m'embrassa. Pauvre père… Mais il en est ainsi : à chacun sa destinée. Si la mienne a changé du tout au tout, si aujourd'hui je fais ce que bon me semble dans *ma* maison et sur *ma* terre, c'est, en grande partie, à cette étourderie d'enfant désobéissant que je le dois.

Il y avait à la ferme quatre gamins et trois fillettes, maigres, sales, pieds nus et loqueteux, comme moi. Pour la grande ruée des chardons, ils ne nourrissaient que de molles velléités : une randonnée de deux lieues, puis retour à la « mamaliga pas plus grosse qu'une noix ». C'étaient de petites épaves-nées. Aussi, je jugeai inutile de leur faire part de mes intentions.

Par contre, les gamins du village ne parlaient depuis une semaine que des chardons.

– Ah ! cette année je vais faire *latâ !*(23)

Enfants de gens aisés, ou de pauvres « collés à la terre », les uns parce que trop gâtés, les autres parce que trop misérables, ils se promettaient en chœur de faire *latâ :*

– Je pousserai jusqu'à Calarashi ! criait l'un.

– Moi, jusqu'à Bucarest ! renchérissait un autre.

Certes, il ne s'agissait pas de couvrir cent ou deux cents kilomètres à pied, mais, Dieu tout-puissant ! où sont les audaces, les rêveries, les suppositions, les espérances qui ne pourraient trouver gîte dans un cerveau de gosse né sur les flancs du Baragan ?

Pourquoi, par exemple, ne rencontrerait-il pas une grande dame enrubannée, jolie et tendre, qui passerait justement avec son phaéton à six chevaux ? ou un de ces haïdoucs aux *flintas* meurtrières, qui tuent les tyrans et versent les ducats dans les mains calleuses de l'ilote ? ou, encore, une folle fillette de seigneur, qui courrait elle aussi avec les chardons, qui le prendrait par la main, le conduirait devant madame sa mère et dirait : – Voici, maman, mon fiancé !

Pourquoi pas ? Ne fallait-il donc croire à rien de tout ce que grand-mère lui avait tant raconté à la *goura sobéï ?*(24) À rien non plus de tout ce que lui avait dit, depuis, ce sorcier de père Nastasse, le vieux vacher du village ? Lui, surtout :

Moche Nastasse din Livezi
Cel c'o suta de podvezi
Sa le vezi sa nu le crezi.

(Père Nastasse de Livezi
Qui accomplit cent besognes :
À le voir faire, on ne veut pas en croire ses yeux.)

On disait cela de lui. Petit bonhomme pas plus grand que sa matraque, boiteux, un peu bossu d'une épaule, les yeux larmoyants, camus, hirsute, perdant toujours son pantalon, il était l'âme du village ; une vache tombait-elle malade : il lui enfonçait la main dans le cul, jusqu'au coude, et la voilà guérie ; un veau « venait-il » mal : avec sa main encore il le faisait « venir », le museau gentiment couché sur les deux pattes de devant ; un pourceau frappé de diarrhée par la crise de croissance, il le rendait *cazac* avec une poignée d'avoine mélangée d'on ne savait quoi ; un chien menacé de rage, il le brûlait avec un fer rouge entre les yeux et c'était fini. Il savait masser mieux qu'un *baba,* prédire sans défaillance le temps qu'il ferait, et indiquer,

dès trois mois, les poulettes qui allaient devenir de bonnes pondeuses et les coqs qui seraient les plus « travailleurs ».

Mais il fallait voir père Nastasse lorsqu'il châtrait un poulain ou un taurillon, à l'aide de quelques baguettes et d'un bout de ficelle. C'était à peine si la bête écarquillait un peu les yeux quand, lui empoignant les « foudoulii », il la « soulageait » en un tournemain, et chantonnait :

Vin la taïca baïetsash
Vin la moshu flacaïasch
Moshu sa te flacaïasca
Fetele sa te'ndrageasca,

(Approche-toi, petit :
Tu vivras célibataire.
Les filles ne t'aimeront que mieux.)

Quant aux enfants, nul plus rapidement que père Nastasse, ne savait leur apprendre à compter, sans faute, jusqu'à cent. C'est alors que, levant son bâton, il leur disait impérieusement :

– On ne devient *un om* qu'en s'en allant de par le monde ! Surtout lorsqu'on a un grain de malice dans la caboche, ce qui nous arrive aussi à nous autres *cojans.*

Et il citait des exemples :

– Regardez : M. Vasilika, juge à Calarashi ; M. Andreï, chapelier à Bucarest ; M. Také, grand manufacturier à Braïla. Ce sont, tous, des fils de *cojans* de chez nous ! Qu'est-ce qu'ils seraient aujourd'hui s'ils n'étaient pas partis ? Des *argats !* Des traîne-savates ! Et les voilà, *des hommes !*

Les gamins, faisant cercle autour de lui, l'écoutaient, se toisaient entre eux pour découvrir le futur « juge à Calarashi » et rêvaient comme seule l'enfance peut le faire.

J'allai les trouver, ce matin du départ de mon père, pour trois jours, à Giurgeni.

*
* *

C'est que je devais me munir d'un *codrou*(25) de mamaliga et de deux ou trois poireaux, viatique pour cette journée de fuite à laquelle je me préparais ; et, chez nous, chez la Doudouca, il n'y en avait point. Mais Brèche-Dent, le fils du charron du village, m'avait promis de me procurer ces victuailles. C'est lui que j'allai voir.

Je le rencontrai en route, avec son père. Ils allaient jeter sur le Baragan la charogne d'une vache qu'on avait couchée sur une herse d'épines traînée par un cheval.

– Elle a été mordue par une belette, me cria-t-il. Viens voir comment père va l'écorcher.

Ce fut vite fait ; puis, la peau de la vache sur la herse, le charron se dépêcha de rentrer.

– Maintenant, fit Brèche-Dent, allons assaillir le boulanger ! Il est dans le village, avec sa *cotiouga*(26). Peut-être qu'il y aurait moyen de lui chiper un pain. Ce serait épatant, pour notre galopade après les chardons, hein ? Une *boulca*(27) !… Il y a longtemps que je n'en ai mangé. Toi aussi, sûrement.

Sûrement… Comme tous les paysans, j'en étais privé. Mais, voler le boulanger, non, cela ne me disait rien :

– Je me contenterais d'un peu de mamaliga, lui répondis-je.

Brèche-Dent m'allongea un horion :

– Que tu es bête ! Mamaliga et poireau, tu en auras, c'est entendu, mais le pain est meilleur.

Combien il devait être meilleur, surtout pour les pauvres petites bouches, je m'en convainquis à l'arrivée dans le village, où les enfants faisaient un vacarme du diable, en suivant la *cotiouga* du boulanger.

– Du pain ! du pain ! du pain !

On n'entendait que ces mots-là et les aboiements des chiens, affolés, eux aussi, par le passage du boulanger. Le malheureux ! Pour les cinq ou six kilos de pain qu'il parvenait à vendre dans notre village, c'était une vraie bataille qu'il devait livrer, chaque semaine, à la meute des gamins. Les coups de fouet pleuvaient sur leurs têtes. Et encore, se retirait-il rarement sans dommage, à preuve ce jour-là, car Brèche-Dent réussit à lui escamoter un pain. Mais il fut dénoncé par un camarade envieux, et le boulanger alla réclamer ses quatre sous au charron, qui les paya, après force jurons et menaces à l'endroit de son fils :

– Cette fois je t'assommerai, sache-le bien ! hurla-t-il ; à moins que tu ne rentres plus à la maison !

Brèche-Dent s'enfuit, le pain sous le bras et entouré de toute la bande, qui le suppliait :

– Une miette ! Rien qu'une miette !

Bon garçon, il distribua la moitié du pain. J'eus ma miette, moi aussi.

– Le reste, ce sera pour demain, dit-il.

Et tous ensemble nous fûmes trouver père Nastasse, au pâturage. Mis au courant du vol et de la menace, le vacher s'empressa de

consoler Brèche-Dent :

– Que ton père la ferme, s'écria-t-il. Je sais, moi, qu'à ton âge il volait bien plus que toi. Voilà le pope, qui peut en témoigner.

Le pope était un vieillard à face placide et à nez rouge. Loqueteux comme toute la commune. Très brave au reste. Il se plaignait au vacher de se voir obligé de faire lui-même la fenaison et le maïs. Il jurait :

– *Ceara ei de biserica*(28), qui n'est pas seulement foutue de nourrir son pope !

– Et moi ! répliquait père Nastasse, moi qui fais tant de corvées pour des riens : pour une courge, un tamis de farine de maïs, rarement quelques œufs. Quant au troupeau, il me fait trotter, clopin-clopant, de Mars à Septembre, pour deux francs par tête de bétail.

– Oui, Nastasse, tu es aussi tourmenté que moi, acquiesçait le pope.

Et fouillant dans la poche de sa soutane rapiécée, il en tirait une petite bouteille :

– Tiens, Nastasse, bois une gorgée de cette bonne *tsouïca !* Cela fait passer le chagrin.

Père Simion n'était plus prêtre que de nom. Son église, comme la plupart des églises villageoises, était fermée pendant toute la semaine, faute de fidèles. Dimanches et fêtes, quelques vieilles courbaturées assistaient à la liturgie. Il lui revenait un ou deux francs, tant des cierges que des deux tournées du sacristain qui passait avec le plateau, en criant comme un sourd :

– Pour l'é-gli-i-se ! Pour l'hui-i-le !

Des morts il y en avait rarement, ainsi que des mariages et des baptêmes. Et le premier du mois, lorsqu'il allait baptiser les ménages, on lui jetait, dans l'eau bénite de son chaudron, des boutons et des centimes, en guise de sous.

Mais les gens l'aimaient, car il était tolérant et bon enfant. On racontait de lui une histoire amusante.

À mesure qu'il vieillissait, la mémoire le trahissait souvent. Aussi, pour pouvoir répondre sans défaillance aux chrétiens qui lui demandaient à brûle-pourpoint, « combien de jours il restait encore jusqu'à Pâques », il avait pris l'habitude, à chaque début du grand Carême, de se munir d'autant de grains de maïs qu'il comptait de jours. Et chaque soir il jetait un grain. De cette façon, lorsqu'un paysan lui posait la question embarrassante, il sortait de sa poche tous les grains, les comptait et répondait avec précision.

Mais une fois, un diable de gamin glissa dans la soutane une poignée de maïs. Alors, ce fut en vain que le pauvre pope jeta son

grain quotidien ; il en restait toujours trop, cependant que la grande fête approchait. C'est ainsi que, pressé de questions, le pope finit par montrer aux gens le tas de maïs qui gonflait sa poche et par répondre :

– Plus de Pâques, cette année !



VII

Il pouvait être minuit quand Brèche-Dent vint frapper à la porte de la grange où je dormais seul. Je le conduisis par la main jusqu'au tas de sacs vides qui me servait de lit. Il s'y nicha tout de suite, grelottant.

– Mon père m'a battu comme jamais, murmura-t-il doucement.

Sa voix était tellement changée que je le reconnus plutôt à son haleine de bébé. Il continua :

– J'ai attendu tard dans la nuit, avant de me glisser dans le foin d'une meule. C'est là qu'il m'a attrapé, pendant mon sommeil. Il m'aurait tué, je crois, si ma mère n'était accourue m'arracher de ses mains.

– Tout de même !… Ce père…

Brèche-Dent ne pleurait pas. Je devinai son visage osseux, pâle, très mobile, aux petits yeux ardents. C'était mon seul ami. Je l'aimais comme un frère.

– As-tu faim ? me demanda-t-il encore, avant de s'endormir. Je garde toujours la moitié du pain. Elle est là, sur les sacs. Prends-en, si tu en veux.

– Et toi ? dis-je ; qu'as-tu mangé aujourd'hui ?

– Du maïs grillé. Il me reste un épi, mais il est froid et dur.

– Donne-le-moi.

Fouillant dans son sein, pour en tirer l'épi, il lâcha un gémissement :

– Je suis tout couvert de bleus, expliqua-t-il.

Je grignotai le maïs, en pensant que je n'avais jamais été battu, moi. – Ce père, tout de même ! Pauvre Brèche-Dent… Je lui enlaçai le cou et nous nous endormîmes ainsi.

Quelle matinée !… L'aube ne pointait pas encore quand une secousse inouïe me réveilla en sursaut : la porte de la grange venait d'être arrachée de ses gonds.

– Le Crivatz ! m'écriai-je.

Mais Brèche-Dent ne broncha pas, lourdement endormi qu'il était. Je ne dis plus rien. Je le laissai continuer son sommeil, il en avait besoin, et je restai les yeux écarquillés dans le noir.

La cour, chez la Doudouca, était « *comme sur le Baragan* », – on ne le dit pas pour rien, – *vraïchté*(29). La grange, surtout, le dos tourné au nord, était la plus exposée au Crivatz. Par un gros trou, qui devait avoir été jadis une fenêtre, le vent s'engouffrait furieusement, épais comme une vague. J'en frémissais de plaisir. Maintenant que la porte gisait à terre, le Crivatz semblait un torrent qui pénétrait par la brèche, nous lavait le visage et coulait par l'ouverture béante de la porte démolie. Je me figurais même que s'il n'avait pas fait si noir, j'aurais pu saisir le fleuve de vent, tant je le sentais lourd et froid.

Dehors, c'était un branle-bas harmonieux, avec sifflements, grondements, craquements. Une cheminée à l'abandon mugissait comme un taureau. Des planches tombaient partout. J'écoutais tout cela, seul, le regard vainement fixé sur le trou de l'ancienne fenêtre, pendant que mon compagnon ronflait, la tête enfouie sous les sacs.

Soudain, une brusque poussée de bise, puis, vlan, quelque chose d'épouvantable me saute au visage et me pique au point de me faire saigner.

– Les chardons ! Les chardons ! hurlai-je, repoussant le ballon épineux que le Crivatz nous envoyait.

Brèche-Dent bondit alors, et tout joyeux :

– Ils sont là ? s'écria-t-il ; allons vite !

Pas besoin de nous habiller : nous l'étions. Chacun un bâton à la main, les *caciulas* bien enfoncées sur la tête, nous fûmes vite dehors, sans oublier ce reste de pain qui devait remplacer la mamaliga et les poireaux.

L'impossible vie frénétique !… Aujourd'hui, à vingt années d'écart, je suis encore à me demander si cette féerie-là n'a pas été un rêve, si mon enfance l'a vraiment vécue. Car, à aucun moment, depuis les temps légendaires de la barbarie turque, mon laborieux et doux pays n'avait connu des jours aussi atroces que ceux dont je vous entretiens au long de cette histoire ; jamais ma tendre nation n'a plus cruellement souffert. Mais qu'en savions-nous, les enfants ? Hormis l'ingrate existence de tous ceux qui naissent dans une chaumière ; hormis ces privations constantes qui liment, qui modifient l'être humain et qui ne révoltent plus personne, à force d'habitude, que savions-nous de l'universel gémissement qui s'échappait des millions de poitrines paysannes, d'un bout à l'autre de la Roumanie ? Rejetons du paresseux et libre Baragan, aux abords duquel la vie se forme dans la somnolence et se perpétue dans le mirage, nous grignotions innocemment l'épi de maïs que Dieu voulait bien faire pousser, et chantions en sourdine la minceur de notre mamaliga. « Pas plus grosse qu'une noix », celle-ci l'était partout, – par tout le pays roumain, – avec cette différence qu'ailleurs elle coûtait aux hommes des sueurs de sang, tandis que nous, oubliés par Dieu et par les sangsues humaines, nous la gagnions en nous grattant sous le bonnet. De cela, nous ne nous doutions pas. Nous allions l'apprendre, emportés par le Crivatz, qui commence à souffler sur le Baragan le jour où ses chardons sont prêts à semer leur mauvaise graine.

*

* *

Aux lueurs d'un ciel vaguement blanchi par l'aube, des nuées éparses de chardons moutonneux bondissaient dans l'espace mi-opaque, tantôt rasant le sol incertain et tantôt s'éclipsant haut dans les ténèbres, comme une affolante mitraille d'ombres sphériques déclanchées par un Dieu fou.

– Ah ! si nous pouvions leur monter dessus et voler comme des *smeï !* soupira Brèche-Dent, avec un sincère regret, au moment où nous allions être happés par la campagne grise.

Et aussitôt, Crivatz et chardons nous arrachèrent l'un à l'autre. L'instant d'après, nous n'étions plus que deux fantômes, galopant ventre à terre. Je le distinguais au loin, peinant dur à maîtriser son beau chardon. Le mien, tout aussi gros et parfaitement rond, ne me donnait pas moins de fil à retordre, car le vent soufflait en tempête. Et il ne s'agissait pas de poursuivre mille chardons à la fois, mais le plus longtemps possible le même, surtout que les beaux sujets étaient rares. Aussi, armés de perches légères à la pointe en croc, nous brisions l'élan de nos arbrisseaux volants dès qu'ils manifestaient le désir de nous semer en route. Parfois nous étions obligés de les arrêter afin de

reprendre haleine.

Plus haut en jambe que mon compagnon, je pensais l'avoir devancé d'un kilomètre, quand les premiers rayons du soleil projetèrent leurs flaques de pourpre sur le grand remue-ménage du Baragan. Alors j'enlevai mon chardon au bout de ma perche et me hissai sur un monticule, d'où j'aperçus, à l'orée du désert, père Nastasse qui s'acharnait à demander, pour son troupeau, une dernière journée de nourriture à un pâturage balayé par le Crivatz.

Bientôt parut Brèche-Dent, suivi, de loin en loin, par une traînée de camarades, déjà essoufflés pour la plupart. Ils surgissaient d'un peu partout, dans le pêle-mêle des chardons qui roulaient en même temps que les gamins. Par moments, les uns et les autres se confondaient sans laisser savoir quelle boule était un chardon et quelle autre un gamin, jusqu'à ce qu'une *caciula* pointue, deux bras et un bâton minuscules se redressassent brusquement, s'agitant sur deux pattes, comme un mulot. Puis, de nouveau le Crivatz les emmêlait.

Je repris ma course avant leur arrivée.

Quand, une heure plus tard, ils me rattrapèrent à la seconde étape, leur nombre était réduit de moitié. Du village, de la ferme de Doudouca, plus trace à l'horizon. Plein Baragan… Chardons qui filaient en sifflant dans l'air limpide… Petites meules de broussaille, allant leur train boiteux… Corbeaux désemparés… Interminables alignements de monticules, dont nous choisîmes le plus grand pour nous abriter.

Nous étions six en tout. Deux, étant pieds nus, saignaient déjà lamentablement. Ils abandonnèrent à cette halte, nous offrant gentiment leurs provisions de mamaliga et de poireaux. Brèche-Dent les régala de miettes de pain et ils prirent le chemin du retour, un peu chagrins.

Ce fut une dégustation des plus enviables, à quatre. Jamais mamaliga et poireaux au sel n'ont connu des bouches si gourmandes ; jamais *plat-chinta* au beurre et au fromage n'a été appréciée comme ces miettes de pain que Brèche-Dent nous distribua généreusement, en guise de gâteaux. Il était si bon ce pain que les deux autres compagnons demandèrent encore une miette.

– Je vous donne tout le reste, fit Brèche-Dent, mais vous échangerez vos *opinci* contre les nôtres !

En effet, ils avaient des sandales presque neuves, alors que les nôtres étaient percées aux talons.

– Vous n'irez pas bien loin, expliqua mon camarade, tandis que Mataké et moi… Dieu sait !

Les autres se regardèrent, hésitants.

– C'est trop cher…, dit l'un d'entre eux.

– Comment, trop cher ? s'écria Brèche-Dent.

Et montrant les bleus sur son visage :

– Regarde ce que m'a coûté ce pain !

Le compagnon parut convaincu, mais :

– Tu me donneras, en plus, quatre boutons de nacre ! conclut-il, délaçant ses *opinci,* en même temps que son ami, au nom duquel il traitait d'autorité.

Ils eurent les boutons de nacre, le reste du pain et nos *opinci* trouées. Nous chaussâmes les leurs, puis :

– C'est à votre tour, maintenant, de nous donner une miette de pain ! insinua Brèche-Dent. Nous avons oublié de nous faire une *galouchka*(30).

Cet oubli mortifia un instant les deux possesseurs du suprême morceau de pain, mais, braves camarades, ils acceptèrent le sacrifice. Nous en fîmes tous des *galouchka,* que nous logeâmes sous nos bonnets, afin de les savourer à la prochaine étape.

Et lâchant nos chardons, nous nous élançâmes, en criant avec le vent :

Vira la Profira
Sapte galbeni lira !

(En avant vers la Profira
Où la livre vaut sept ducats !)



VIII

Il n'y eut plus d'étapes à quatre, car nos deux camarades saignèrent des talons avant une lieue. Plus endurant, celui qui avait marchandé l'échange des *opinci* voulait pousser un peu plus loin, mais l'autre, abandonnant son chardon, s'était cramponné à la veste de son ami et pleurait. Cela lui valut sur son bonnet une tape qui aplatit sa *galouchka*. Le pauvre la ramassa quand même, toute souillée de ses cheveux et du fond de la *caciula,* et la mangea en sanglotant.

Comme il était possesseur d'une précieuse boîte d'allumettes, Brèche-Dent s'offrit à la lui racheter contre deux boutons de nacre.

– Tu m'en donneras trois !

– Je t'en donnerai trois.

Ainsi, la seconde bonne affaire fut conclue, grâce à ces boutons de nacre dont nous raffolions tous, parce que très rares et fort beaux. Ils valaient dix fois le bouton de métal. Pour se les procurer, il n'y avait que deux moyens : les couper aux vêtements féminins de la maison au prix de terribles raclées, ou les gagner au jeu des boutons, à l'exemple

de Brèche-Dent, qui était le détenteur de presque tous les boutons de nacre du village. Un troisième moyen, un peu humiliant, c'était de troquer ses bonnes *opinci* contre de très mauvaises, ou de se faire enlever sa boîte d'allumettes, article citadin plus rare et plus important que le pain même, car l'enfant villageois qui ne peut allumer son feu dans la brousse est tout aussi malheureux qu'un chasseur à bout de munitions. C'est pourquoi Brèche-Dent eut la bonté de céder aux camarades une partie des allumettes, ainsi qu'un morceau de *scarpiniche*(31). Après quoi, nous nous séparâmes.

Ils retournèrent en boitant, la tête contre la bise qui les renversait à demi. Nous les regardâmes jusqu'à ce qu'ils disparussent.

Alors le Baragan nous parut bien plus désert. Nous étions vraiment seuls, et tous deux des enfants. J'attendais que mon compagnon dît quelque chose, ou reprît sa course, mais lui en attendait autant de moi. Et nous restions plantés là, l'épaule contre le vent, un pied sur la perche qui retenait notre chardon, chacun évitant de regarder dans les yeux de l'autre. Nous scrutions plutôt le côté de l'infini qui venait d'engloutir nos camarades.

Était-il plus sage de les suivre ?

Je me le demandais, le cœur gros, quand je vis Brèche-Dent ôter sa caciula, y cueillir sa galouchka et se mettre à la mordiller lentement, tout entier à son plaisir. Ce que voyant, j'ôtai moi aussi ma caciula…

Mais je n'eus pas le temps d'y cueillir ma galouchka : un furieux coup de vent emporta nos chardons et nos bonnets avec !

Nos cris de joie lui répondirent. Et la galopade recommença de plus belle.

C'est ainsi que le destin trace la route de l'homme…

*
* *

Nous courûmes toute cette première journée, longue et riche comme une vie, pleine de ciel, de terre, de soleil et de Crivatz. Le soir, elle se remplit de ténèbres inconnues, qui nous surprirent en plein désert. Alors nous eûmes peur, mais nous nous gardâmes de nous l'avouer, chacun voulant paraître vaillant aux yeux de l'autre.

– Il n'y a pas de revenants, Mataké, tu peux être tranquille ! fit Brèche-Dent, en regardant autour de lui.

– Il n'y en a pas, je le sais. Dans les cimetières, peut-être…

– Non plus ! J'y suis allé, une fois, la nuit.

Et il se signa trois fois, disant :

– Il faut se signer quand même.

Je me signai, tout content.

Nous nous étions arrêtés pour camper dans un petit vallon plein de ronces, où il faisait encore plus noir qu'autre part. Là, abrités contre le Crivatz, nous allumâmes un bon feu et décidâmes de passer la nuit. Brèche-Dent sortit nos vivres de ses poches, mais la chaleur et la fatigue nous écrasèrent sur-le-champ. Nos bras alourdis refusèrent de porter les aliments à nos bouches. Les bâillements nous décrochaient les mâchoires. Et nous nous renversâmes l'un contre l'autre, les yeux pleins de notre feu rouge entouré de nuit noire. C'est l'image que j'emportai dans mon sommeil, qui n'alla pas jusqu'au matin.

Un coup de vent, pendant la nuit, avait projeté la cendre brûlante contre l'amas de ronces, de chardons et de broussailles, entassé depuis toujours dans le vallon, et y avait mis le feu. Nous nous réveillâmes, hallucinés, devant les flammes qui montaient jusqu'au ciel. La grande chaleur nous contraignit à nous réfugier sur les bords de la fosse, où nous somnolâmes une éternité, face à l'incendie, le dos tourné au Baragan noir, quand un galop furieux traversant les ténèbres fit vibrer le sol et nos entrailles, et nous précipita au fond du vallon, où le feu se mourait lentement.

Mon cœur battait à me couper le souffle. Le visage de Brèche-Dent était cadavérique. Muets tous deux, c'est en vain que nous nous interrogions des yeux sur la nature de ce galop inexplicable. J'avais peur d'entendre le son même de ma voix. Pendant longtemps, au milieu du silence, chaque craquement des branches que le feu consumait secoua douloureusement nos corps pétrifiés d'épouvante.

À un moment donné, mon compagnon voulut me dire quelque chose. Il ne put que bouger les lèvres. Puis, avec la disparition des dernières flammes, nous ne pûmes même plus nous regarder dans les yeux, ce qui accrut notre terreur. Alors nous nous enlaçâmes bien étroitement.

Il était juste temps, car de nouveau le galop fantastique trépida dans la nuit, en rasant cette fois le bord de notre fosse.

Cela dura jusqu'à l'aube, quand, épuisés, les joues inondées de larmes, nous sûmes que nous devions toute cette frayeur à un jeune étalon, échappé de quelque ferme seigneuriale. Il parcourait le Baragan en long et en large, et prenait peur des chardons qui volaient par-dessus sa tête.

Tranquillisés, nous nous rendormîmes comme deux anges battus, pour ne nous réveiller que sous les aveuglants rayons du soleil que le Crivatz ne cessait pas une minute de fouetter. Un bon appétit nous fit dévorer toutes nos provisions. Et la vie réapparut à nos yeux telle qu'elle est.

Elle est pleine de lumière et de laideur.

Je connaissais bien sa lumière. De sa laideur, je ne savais pas grand'chose, ce matin-là, mais deux décharges de carabine, qui retentirent au moment où nous nous apprêtions à quitter le vallon, devaient m'instruire aussitôt sur la cruauté de l'homme. J'étais cependant loin de deviner le drame, qui fut rapide.

– Ce doivent être des chasseurs, dis-je, en entendant les détonations.

– Sûrement, acquiesça Brèche-Dent.

Et grimpant jusqu'au bord du plateau, il jeta un coup d'œil sur le Baragan, et recula effrayé :

– Deux gendarmes, penchés sur un homme qu'ils ont tué ! gémit-il.

Nous nous réfugiâmes vite derrière la colline, nous cachant dans des ronces. De là, nous vîmes les gendarmes traîner le corps, chacun par un bras, droit sur le vallon, où ils le firent rouler d'un coup de botte. À la vue de la cendre fraîche, l'un d'eux dit :

– Quelque berger a passé la nuit ici.

Ils s'éloignèrent tranquillement, au pas militaire, la carabine au dos.

Lorsqu'ils eurent disparu à l'horizon, nous allâmes voir l'homme qu'ils avaient tué. C'était un jeune paysan loqueteux. Il gisait, lace au ciel éblouissant, les bras ouverts, les jambes écartées, la mine ébahie. Ses poignets bleus prouvaient qu'il avait porté les menottes durement serrées.

Brèche-Dent, qui se tenait debout à la tête du mort, s'accroupit brusquement et lui ouvrit une paupière :

– Il a les yeux verts… fit-il.

Puis, se levant :

– Fuyons avant que le procureur n'arrive !

Mon compagnon redoutait le procureur, comme tous les paysans ; mais sur le Baragan, c'est le charognard qui remplace le parquet.

*

* *

Nous n'avions plus nos chardons ni nos perches, car le feu les avait consumés. Nous n'avions pas davantage l'envie de courir avec d'autres chardons, que le Crivatz faisait sans cesse rouler autour de nous.

Les bras ballants, nous marchions, silencieux, poussés par le vent. Parfois nous pariions « à celui qui marcherait le plus longtemps les yeux fermés », jurant de ne pas tricher, mais nous trichions quand même, ce qui ne nous empêchait pas de nous étourdir. Puis, la silhouette d'un bâtiment surgit à l'horizon : c'était la gare de

Tchoulnitza, cœur du Baragan. De loin, elle ressemblait à une baraque abandonnée dans le désert et reposant sur d'interminables brancards noirs. Quelques arbres chétifs la rendaient encore plus solitaire. Le chef de gare courait à toutes jambes après un chien qui courait, lui, après une poule. Une femme, les jupes soulevées par le vent, se donnait beaucoup de mal pour étendre du linge.

Nous évitâmes ce ménage tourmenté par le Baragan et nous dirigeâmes vers le cabaret de la station, plus hospitalier d'habitude aux va-nu-pieds, que les hommes « qui portent le vêtement de l'État ». Le tenancier, un paysan robuste au visage bonasse, nous accueillit mieux que nous ne l'espérions. Nous lui avouâmes être partis avec les chardons, et sans nous gronder, il nous régala de pain, de lard et même de limonade. Pour tout interrogatoire, il se borna à nous demander « de quel côté » nous venions.

– Du côté de Hagieni, répondis-je.

Et ce fut tout. Mais, peu après, survint un lampiste de la gare, et celui-ci nous harcela de questions qui allèrent jusqu'aux menaces : qui nous étions ; pourquoi nous avions quitté la maison ; où nous allions ?

– On devrait vous remettre aux gendarmes ! conclut-il.

– Laisse les enfants tranquilles ! lui cria le cabaretier. Tu n'es pas père, ni marié ; tu ne sais donc rien !

Le lampiste se tut promptement. Il demanda ensuite « un verre », qui lui fut refusé d'un bref mot turc : *iok !* Et l'aubergiste se mit à lire un journal.

En cet instant survint une chose affreuse : une jeune paysanne, toute couverte de poussière, les pieds ensanglantés et le visage boueux, surgit au seuil du cabaret, et s'appuyant au chambranle, cria d'une voix enrouée par les pleurs :

– Chrétiens !… N'avez-vous pas vu deux gendarmes menant un paysan enchaîné ?

Brèche-Dent eut un haut-le-corps :

– Nous n'avons rien vu ! répondit-il, affolé.

La femme disparut aussitôt, en courant. Le lampiste se tourna alors vers mon ami, le fouilla d'un regard inquisiteur et lui dit :

– Ta réponse précipitée me prouve…

– Je t'ai dit de laisser les enfants tranquilles ! coupa le tenancier. Tu as trop bu ce matin. Va-t'en d'ici !…

Il s'en alla. Et nous trouvâmes prudent de déguerpir à notre tour, après avoir baisé la main de l'aubergiste.

Dans la station, un train de marchandise qui se dirigeait vers Bucarest faisait un grand bruit de ferraille. Nous n'avions jamais vu choses pareilles sur le Baragan, et en contemplant ses multiples manœuvres, l'espoir naquit en nous de nous y accrocher au moment du départ :

– On dit qu'il va aussi vite que le vent ! me chuchota mon compagnon. Que cela doit être merveilleux !

Ce fut merveilleux, en effet. Nous étant cachés dans un wagon chargé de bois de construction, le train nous emporta, sans plus s'arrêter jusqu'à Lehliou. En route nous sortîmes de notre cachette pour regarder le pays, et nous vîmes en quelques heures des choses qui demandent une année à connaître, surtout des paysans qui labouraient des terres presque stériles et qui battaient leurs femmes et leurs bêtes. D'autres voyaient leurs chargements renversés par la faute des mauvaises routes, et leurs chars cassés, loin de toute habitation, restaient seuls à se débrouiller au milieu des champs.

Vers la fin du voyage nous fûmes découverts par un *frânar*(32). Il ne nous fit rien. Installé dans la guérite du wagon précédent, il s'était mis soudain à jouer de la flûte. C'est son jeu qui nous attira vers lui. Nous nous approchâmes d'abord avec précaution. Puis, comme il nous souriait gentiment, nous vînmes l'écouter de près. C'était un homme d'âge mûr, qui semblait rêver. Il crachait souvent dans ses doigts, humectait les trous de la flûte et jouait des *doïnas,* en fronçant les sourcils.

Peu avant d'entrer en gare de Lehliou, il joua la mélodie chère à mon père et à moi :

Ils sont partis les Olténiens…

Cela me fit beaucoup pleurer, le visage dans les mains.

En arrivant à Lehliou, le *frânar* nous dit :

– Alors ! vous êtes-vous bien amusés ? Maintenant, attendez un peu : tout à l'heure va passer vers Tchoulnitza un train mixte ; je parlerai à un collègue pour qu'il vous ramène à la maison.

– Mais nous ne sommes pas de Tchoulnitza et n'irons plus à la maison ! s'écria Brèche-Dent.

– A-a-ah !… Ça c'est une autre paire de manches ! D'où êtes-vous donc, et où allez-vous ?

– Nous sommes du côté de Hagiéni et nous allons voir le monde !

– Voir le monde ? C'est grave !… Et vous ne m'avez pas l'air de badiner… Venez avec moi !

– Vous ne nous remettrez pas aux gendarmes ?

– Que Dieu m’en garde !… Je suis moi-même un de ceux qui veulent voir le monde, et je suis parti encore plus jeune que vous. Aussi, je voudrais savoir comment je pourrais vous être utile, car sûrement vous n’avez pas quitté la maison parce que trop gâtés : « Le chien ne fuit pas la tarte, mais le gourdin »(33).

Il s’absenta un instant, revint soucieux, et se dirigea, nous à ses côtés, vers une auberge sise près de la gare, où l’on voyait stationner beaucoup de voitures de paysans. C’est là que notre sort se décida de lui-même et de la façon la plus imprévue.

L’auberge était bondée de paysans, qui rentraient d’une grande foire. Dès que nous y pénétrâmes, le regard de Brèche-Dent se croisa avec celui d’un jeune villageois qui consommait, en compagnie d’une belle femme, tout au fond de la salle. Un moment, ils restèrent ainsi, fascinés par leur propre regard, puis l’homme se donna une tape sur la cuisse et s’écria, d’une voix qui attira sur lui les regards de tous les consommateurs :

– Je me serais plutôt attendu à la mort qu’à te voir ici, Yonel ! Approche-toi !

Yonel (que nous appelions Brèche-Dent parce qu’il l’était), s’approcha timidement, baisa la main droite de l’homme et se mit à pleurer, sourdement.

– Ne pleure pas ! dit l’autre. Voici ma femme, Lina. C’est mon frère, imagine-toi ! fit-il à sa compagne.

Yonel baisa aussi la main de la femme, qui lui prit la taille, le cajola et fit tarir ses larmes.

– Qui sont tes compagnons ? lui demanda son frère.

– Ma foi, répondit le *frânar,* quant à moi, je ne suis plus rien, maintenant qu’on a rencontré des parents, mais je puis boire un verre à votre santé !

Nous prîmes place à table. Peu après, notre aventure était connue de tout le monde.



IX

Histoire de chardons ! s’écria le frère de Yonel, la mine assombrie. Ce n’est pas la faute des enfants, ni celle des parents ! Le pays tout entier, de Dorohoï à Vârciorova, n’est qu’un Baragan, sur lequel se promènent, le fouet à la main, des chardons autrement vénéneux. Ce sont ces chardons-là qu’il faut extirper, si l’on ne veut plus voir, entre autres malheurs, les enfants quitter la maison et s’en aller par le monde !

– Tu parles trop fort, Costaké ! lui chuchota son épouse, avec des regards inquiets autour d’elle. Ne crois-tu pas que c’est le moment de partir ? Les chevaux sont assez reposés.

Costaké se leva, plein de santé, robuste, très brun. Ses yeux étincelaient de colère :

– Allons !

Puis, posant une main sur ma tête :

– Tu viens donc avec nous, en Vlachka ? me dit-il, tendrement. Là-bas aussi les chardons prennent la meilleure place au soleil, mais au moins je t’apprendrai, ainsi qu’à Yonel, le métier de carrossier. Vous construirez un jour des voitures pour les paysans, et irez les vendre

dans les foires, comme moi. Et vous connaîtrez le pays et ses tourments.

J'allai donc avec Costaké, sa femme et Yonel, dans le département de Vlachka.

*
* *

La commune s'appelait *Trois hameaux*. Nous y arrivâmes par un après-midi sombre, glacial, pluvieux, écrasés de fatigue et trempés jusqu'aux os, malgré le sac dont chacun de nous protégeait sa tête et son dos. Il faisait presque nuit. Toutefois, je compris d'où venait ce nom de Trois-Hameaux : c'étaient, en effet, trois agglomérations villageoises séparées par deux ruisseaux qui se joignaient juste devant la mairie. Commune pauvre. Les maisons, couvertes de jonc pourri, s'enfonçaient dans le sol. De méchantes clôtures, tressées de ronces, les entouraient, sans les mettre à l'abri d'une incursion.

Nous ne fûmes pas accueillis, comme de coutume, par des meutes de chiens furieux. On entendait leurs aboiements enroués sortir de dessous les meules de foin aplaties par les pluies.

Et nous voici à la maison de Costaké, qui était celle de son beau-père, Toma le charron, fameux artisan. Elle était située au bord d'un des deux ruisseaux, longue rangée de chambres unies aux ateliers de forge et de carrosserie. Notre arrivée fut saluée par un tapage assourdissant : la vaste cour boueuse, plongée dans l'obscurité, retentit des vociférations d'hommes et de femmes, des criailleries de gamins et des hurlements de chiens fous de joie. Les adultes s'embrassaient. Les gamins fouillaient dans la voiture. Les chiens nous sautaient dessus et nous salissaient affreusement. Et aussitôt l'attention de la famille se porta sur nous, les deux étrangers.

– Qui êtes-vous ? nous demandèrent les quatre apprentis carrossiers.

Brèche-Dent leur répondit :

– Je suis Yonel, le frère de Costaké ; et lui, c'est comme mon frère, c'est Mataké.

– D'où êtes-vous ?

– De Yalomitsa.

– Et vous resterez avec nous ?

– Oui ; nous apprendrons à construire des voitures pour les paysans et irons les vendre dans les foires, comme Costaké.

– Ce ne sera pas demain ! railla un apprenti.

Je regardais le beau feu de la forge, lentement assoupi, pendant que

nous rentrions, pêle-mêle, suivis par les chiens, dans une grande *tinda* qui pouvait aisément contenir une douzaine de personnes, et d'où les chiens furent promptement chassés par la grand'mère, furieuse de leur audace. Celle qu'on appelait « grand'mère » ne l'était que parce qu'elle dorlotait un garçonnet de trois ans, le seul enfant du jeune couple ; au reste, nullement vieille, l'épouse de père Toma semblait être la maîtresse de toute la maison, car c'est à elle que l'on s'adressait pour toute chose. Nous la trouvâmes accroupie devant l'âtre, le petit sur ses genoux et lui racontant un de nos interminables *basmes*, qu'elle modifiait selon sa fantaisie :

– … Et le méchant *sméou* cria de nouveau :

« Un tison et un charbon, veux-tu te taire, garçon ?

« Alors *Fet-Frumos* disait :

« Un tison et un charbon, parle toujours, garçon ! »

L'enfant interrompait :

– Mais pourquoi *Fet-Frumos* ne tuait pas le *sméou ?*

– Parce qu'alors le *basme* serait fini et grand-mère n'aurait plus rien à raconter à Patroutz ! lui répondit son père, venant pour l'embrasser et lui offrir un beau pantin, acheté à la foire.

Puis, se penchant vers l'oreille de sa belle-mère :

– Comment va Toudoritza ?

– Toujours de même : pleurs et pleurs !… Une jolie fille comme elle ! On dirait qu'il n'y a plus d'autres garçons sur la terre !

– Cela ne se commande pas, tu le sais bien.

Je compris qu'il y avait dans la maison une jolie fille qui n'était pas sortie à notre rencontre, et qu'elle pleurait pour avoir été délaissée. J'appris bientôt toute l'histoire car, à la forge où nous allâmes faire plus ample connaissance, les apprentis nous la racontèrent en détail. C'est Brèche-Dent qui osa les questionner, malicieusement :

– Nous connaissons déjà tout le monde ici, sauf Toudoritza. Elle doit être malade…

Il n'en fallut pas davantage :

– Non, elle n'est pas malade, s'écria un rouquin bavard ; elle pleure en cachette, parce que Tanasse, qu'elle devait épouser, vient de se fiancer avec une târâtura(34), Stana, qui est encore maintenant la maîtresse de notre boyard. Elle est même enceinte de lui. C'est que le pauvre Tanasse a beaucoup de bouches à nourrir, ses vieux parents et des petits frères, et ils sont « endettés-vendus » au boyard, qui leur « pardonne » toutes les dettes, maintenant que Tanasse consent à

épouser Stana, « pour la sauver de la honte ». Et même il leur donne de la terre et du bétail. C'est dommage pour Tanasse, qui est un brave garçon. Lui aussi est malheureux, mais il ne peut pas faire autrement. Voilà pourquoi Toudoritza se cache et pleure toute la journée.

*

* *

Au repas du soir, comptant les « bouches » assemblées autour de la table de père Toma, je vis qu'elles pouvaient se mesurer avec celles qui demandaient nourriture à Tanasse : nous étions douze. Avec Toudoritza, qu'on suppliait à grands cris de venir à table, nous étions treize, plus la petite bouche de Patroutz. Car père Toma avait encore un gendre, Dinou, qui venait d'épouser sa seconde fille, Maria, et qui était charron. Cela faisait un seul ménage de trois familles attelées à la même besogne, mais cette besogne ne semblait enrichir personne. Au contraire, le manque de domestiques et d'ouvriers adultes, ainsi que l'économie sévère qui régnait dans la maison, prouvaient que ce grand ménage vivait plutôt dans la gêne. Aussi n'appréciai-je que mieux le sacrifice que ces braves gens faisaient en nous recevant, Yonel et moi, sans rechigner.

– Là où mangent douze, mangeront bien quatorze ! avait conclu la grand'mère, après qu'ils eurent débattu en commun la question de notre arrivée imprévue.

– Et puis, ajouta Costaké, il y a tant à faire autour de la maison : le bétail, les ateliers, le ménage. Ils gagneront largement leur croûte, pour ne pas parler du service qu'on leur aura rendu, au bout de quelques années, en les armant d'un métier. Que voulez-vous ? Je ne pouvais pas les laisser au milieu du Baragan, où ils erraient à la découverte du monde. Cela ne se fait pas même avec un chien, sacré nom de pays de hobereaux !

Costaké partit en colère :

– Voilà la vraie histoire des chardons ! Les chardons-*ciocoï* !(35) les chardons-bourreaux !… la lèpre toute-puissante qui sévit sur notre trop patient pays, devenu un immense Baragan !… Je me le demande, pour la millième fois : comment se fait-il que le *cojan* ne sente pas les piqûres de ces chardons qui envahissent sa *tinda,* lui poussent sur le dos, le vident de sa dernière goutte de sang ? Comment se fait-il que la rage ne lui monte pas à la tête et qu'il ne mette pas le feu à toute cette mauvaise herbe qui le chasse de sa propre chaumière ?

Je n'avais jamais, jusque-là, entendu personne parler de la sorte, et j'en frémis de contentement. Les autres aussi devaient penser comme Costaké, car aucun ne parut contrarié. Les parents, l'air soucieux, semblaient plutôt convaincus à l'avance. Dinou, un blond au regard un

peu bête et aux manières gauches, écoutait avec une espèce de déférence morne. Il était, d'ailleurs, très jeune et guère dégourdi, ce qui se voyait facilement. Quant aux deux jeunes épouses, Lina et Maria, elles restaient placides, chacune les yeux pleins d'amour pour son mâle.

Les quatre apprentis prenaient bien plus d'intérêt à la discussion ; ils chuchotaient des mots insaisissables pour les oreilles des grands ; le rouquin, surtout, était un vrai diable, tout petit qu'il fût. Il s'appelait Élie et n'avait nul parent au monde. Des trois autres, deux étaient déjà à moitié ouvriers. Ils se donnaient beaucoup de mal pour paraître sérieux. Le dernier était un glouton qui parlait peu et travaillait comme un cheval, disait-on. Tous les quatre paraissaient très attachés à la maison. Ils aimaient plus particulièrement Costaké, qu'ils appelaient « le pilier de la *gospodaria* ». C'est pourquoi ils burent ses paroles et partagèrent sa colère.

Il y a encore quelqu'un qui avait entendu et approuvé Costaké : c'est Toudoritza. Nous ne nous attendions plus à la voir ce soir-là, mais une porte s'ouvrit doucement et elle parut : jeune fille frêle, aux grands yeux cernés, à la bouche comme une cerise, au regard téméraire, et fort proprement, presque coquettement vêtue. Elle dit un bonsoir ferme, en passant la main sur son abondante chevelure brune, nous jeta un bref coup d'œil, à nous, les nouveaux venus, et alla s'asseoir entre son père et sa mère. Puis, d'un ton vibrant de révolte :

– Tu as raison, *néné* Costaké, dit-elle, de vouloir mettre le feu à ces nids de vipères qui infestent le pays ! Si ce jour-là arrive, tu peux compter sur moi !…

Qu'elle était belle à voir, Toudoritza, à ce moment-là ! Et s'il est vrai qu'un garçon, qui n'a pas encore quinze ans, puisse aimer d'amour une jeune fille plus âgée que lui, eh bien, c'est en cette minute-là que je me suis épris de Toudoritza !

Père Toma lui enlaça la taille et l'attira à lui :

– Il ne faut pas être si bilieuse ! lui dit-il. Tout passe, même l'amour trompé. Et puis, Tanasse est indigne de toi…

– Si ! Il est digne de moi ! Je lui pardonne, à lui, mais je saurai qui haïr dorénavant ! Et, croyez-moi, je ne manquerai pas de brûler ma part de chardons : leur piqûre, je l'ai sentie, moi…

La mère fit signe aux autres de se taire, pour ne pas l'irriter davantage. Alors Lira et Maria couchèrent leur tête sur les épaules de leurs maris et fermèrent les yeux, ce que voyant, Toudoritza demanda tristement :

– Et moi ? Y aura-t-il aussi une épaule d'homme aimé pour ma

tête ?

Ce soir-là, chacun alla se coucher le cœur gros…



X

Après le mauvais temps qui avait duré toute la semaine de notre voyage, le soleil brûla pendant quelques jours, et Trois-Hameaux décida de faire sa cueillette de maïs. Chaque famille délaissa ses préoccupations habituelles, et la commune tout entière, hommes, femmes, enfants, vieillards, bétail, chiens, chats et même quelques pourceaux, se rua aux champs. Dans leurs propres champs, pour ceux, peu nombreux, qui en avaient et qui pouvaient se passer de la terre du boyard. Dans les champs du boyard, *d'abord,* pour les innombrables « pauvres collés à la terre » qui n'ensemençaient que sur les terres cédées à *conditions* par le maître-seigneur. Et l'une de ces conditions était que les récoltes du boyard devaient être rentrées les premières.

Le spectacle de cette cueillette ne manqua ni de tristesse ni de gaîté. De tristesse d'abord, car l'année avait été sèche ; la fourrée de maïs qui, habituellement, peut cacher un cheval dans sa masse, laissait voir les têtes des *coulégatori*(36). Quant aux épis, aux grains, les paysans les qualifiaient de phtisiques. Et ils s'en montraient fort mécontents :

– Non seulement nous ne pourrons rien vendre et par suite rien

rembourser de nos dettes, mais encore nous manquerons de *malaï*(37) avant le grand carême ! Nous crèverons de faim cet hiver ! Et le bétail aussi !

Le visage contracté de détresse, le *cojan* soupesait l'épi, le regardait longuement, le flairait, se lamentait. C'étaient des pauvres diables, ces Vlachkans, pareils à ceux de chez nous, en Yalomitsa : maigres, la peau sur les os, le front plissé avant l'âge, l'œil terne, non rasés pendant des semaines. Sur leurs chemises, pendant jusqu'aux genoux, on ne pouvait plus compter les pièces. Leur pantalon n'était qu'un amas de lambeaux. Pieds nus, tête nue, vrais mendiants, ils me faisaient de la peine comme s'ils avaient tous été mes parents. Leurs femmes, la trentaine passée, semblaient des vieilles. Pressées par ce travail qui doit se faire rapidement, celles qui allaitaient abandonnaient leur bébé à quelque frérot, au milieu du maïs, où il hurlait jusqu'à s'étouffer. Des chiens allaient ronger les langes sales et lécher les visages. Alors l'aîné attrapait le mioche par un bras et partait à la recherche de sa mère, traînant la poupée vivante derrière lui, comme un paquet, et disant :

– La voilà, mama, la voilà !

Non, elle n'était pas gaie, la vie des gens mariés. La jeunesse, en échange, s'étourdissait comme à la noce. Des cris ; des chants ; des rires ; des baisers ; des farces ; des blouses rouge-feu, jaune-citron, bleu-vert ; des chars pleins d'épis de maïs nus, et le soleil éblouissant par-dessus tout. Sous des regards embrasés par la passion, les amoureuses couraient l'une après l'autre en secouant leurs seins pointus. Avec plus de profit couraient alors les gars, qui écrasaient les seins pointus contre leurs mâles poitrines. On se débattait pour mieux se sentir et on protestait pour les yeux des mères, qui n'étaient pas contentes, mais cela n'avait pas d'importance.

Des chats et des chiens donnaient la chasse aux rats, qui surgissaient de partout. Des pourceaux espiègles, le joug au cou, s'enfuyaient, un épi de maïs dans la gueule et la queue en tire-bouchon. Seules les bêtes de somme, pareilles aux gens mariés, ne prenaient aucune part aux joies de la cueillette ; elles ruminaient, indifférentes, la même tige sèche et la même mélancolie, en attendant l'heure de l'attelage.

*

* *

Dans le champ de père Toma régnait presque la même indifférence. C'est qu'il y avait là des mariés ; et Toudoritza, qui ne l'était pas, en éprouvait du chagrin. Vêtue d'une blouse et d'une jupe à grands dessins de couleurs éclatantes, le *toulpan* blanc de neige sur la tête, elle cueillait les épis avec une vitesse mécanique, sans en manquer un seul,

comme font les bonnes ouvrières. Les paniers se remplissaient à vue d'œil. On allait les vider dans le char, où le maïs brillait au soleil comme de l'or. Les épis qui n'étaient pas suffisamment secs, on les attachait deux par deux, au moyen de leurs propres feuilles tressées, et nous en accrochions jusqu'aux cornes des bœufs, au moment du départ pour le village.

J'aimais beaucoup à me trouver près de Toudoritza, pour laquelle je me serais jeté au feu si cela avait pu diminuer son chagrin. Et elle, comprenant mon attachement de chien, se plaisait avec moi :

– Te suis-je chère, Mataké ? Tu le crois. Tant mieux pour moi ; je me sens si seule !

– Mais que puis-je te souhaiter, Toudoritza ?

– Que Stana crève ! ou que le monde brûle !

Il était bien difficile de voir s'accomplir un tel souhait, car sa rivale se portait comme une belle pivoine et gambadait comme une génisse, tout près de nous, dans le champ du boyard. Et pour ce qui était du monde que Toudoritza voulait voir brûler, ce monde-là se portait encore mieux que Stana. On le voyait, avec son beau *konak,* tout en chêne et en maçonnerie, hissé sur le flanc de la grande colline qui dominait le village ; avec ses greniers qu'on remplissait de maïs, malgré la sécheresse ; avec ses étables garnies de bétail, avec sa bruyante basse-cour et ses nombreux *argats* qui faisaient la navette entre les champs et le *konak,* à la tête de magnifiques attelages. Il n'était pas près de brûler, ce monde qui enlevait à Toudoritza son Tanasse et la rendait malheureuse.

Toute la commune prenait part au malheur de Toudoritza et toute la commune haïssait Stana, non pas tant parce que celle-ci se comportait comme une *târâtura,* mais parce que, protégée par le boyard, son puissant amant, elle se tirait de la misère et devenait presque une dame. C'est cela surtout qui faisait du mal aux commères du village :

– Mais, disaient-elles, pour se consoler, cela ne lui portera pas bonheur, car Tanasse ne l'aime guère ! Tanasse aime Toudoritza.

C'était vrai. Un soir, dans la taverne de père Stoïan, j'avais entendu Tanasse chanter une chanson, alors à la mode, et qu'on eût dite faite pour lui :

Viens que je t'embrasse sur les cils,
Toudoritza néné !
Et sur les yeux, et sur les sourcils,
Toudoritza néné !

– Prends garde, Tanasse, que Stana t'entende ! lui criait père Stoïan.

– Elle n’a qu’à m’entendre ! répondait-il, l’air narquois et feignant l’indifférence, quoiqu’il fût, au fond, navré de cette affaire.

– C’est un beau ménage que vous ferez là ! railla un paysan.

– Et puis après ?… s’écria Tanasse, la moutarde lui montant au nez.

– Rien…, fit l’autre, baissant le ton. Je voulais seulement dire que tu seras malheureux.

– Ça va, ça va, douce âme !…

On craignait Tanasse, dans le village et même plus loin. Il buvait peu, se fâchait vite et cognait dur lorsqu’on en venait aux mains. Cependant, il paraissait doux, à en juger d’après ses yeux rêveurs, sa bouche souriante, ses mouvements lents.

Un autre jour, j’eus le plaisir de causer avec lui. C’était pendant le battage du maïs. Père Toma possédait une batteuse à main, machine chère que tout villageois ne pouvait se payer. Aussi la prêtait-il volontiers, car il souffrait de voir, comme il le disait « au temps des machines, les paysans mettre les épis dans un sac et frapper dessus avec des gourdins, puis décortiquer à la main, comme au temps de Jésus-Christ ». Et, sortie de chez lui, la batteuse allait d’une chaumière à l’autre, – eût-on dit, – d’elle-même, et faisait le tour du village, comme une annonciatrice de temps meilleurs. Afin de la préserver de mauvais traitements, c’est encore père Toma qui envoyait chaque jour un apprenti pour voir comment ça marchait et pour recommander aux paysans de ne pas trop la bourrer, ni de permettre aux enfants de tourner à vide et surtout d’y introduire des clous. Pour savoir où elle se trouvait, on se guidait sur le bruit, car, d’autres machines semblables, seuls le maire et le pope en possédaient, mais ils ne les prêtaient jamais, naturellement.

C’est ainsi qu’un matin, ce fut moi que père Toma envoya pour voir où se trouvait la batteuse et comment elle se comportait. Je la découvris chez Tanasse, battant vaillamment et épouvantant les poules. Une sœur de Tanasse l’alimentait raisonnablement, deux frères tournaient à la roue, à tour de rôle, et un frérot, pas plus haut qu’une botte, faisait un grand vacarme pour qu’on lui permît à lui aussi de tourner. Deux frères et deux sœurs encore, assis autour d’une *albia* pleine d’épis, s’amusaient à décortiquer à la main. Une sœur travaillait avec la mère, et le dernier-né se faisait dorloter par le père, qui souffrait de rhumatisme chronique, ce qui ne l’empêchait pas de faire des enfants *anu’si gavanu’*(38). – (Trois autres garçons travaillaient à Giurgiu !)

L’aîné de cette famille de lapins était le pauvre Tanasse. Il trimait comme quatre, au moment de mon arrivée, plein de poussière et suant à grosses gouttes.

– Vous êtes nombreux…, lui dis-je pour dire quelque chose.

– Oui… à table ! Un sac de *malaï* pour trois jours ! Ça va moins vite pour trouver le *malaï*.

Puis :

– C'est toi qui es parti, avec Yonel, après les chardons ?

– C'est moi… Dans le Baragan, on crève de faim.

– C'est partout le Baragan ! Partout on crève de faim !

Comme je m'en allais, il me conduisit jusqu'à la porte :

– Dis au père Toma que demain je lui renverrai la machine, nettoyée, graissée, en règle. Personne n'en a plus besoin.

Et il ajouta, tout bas :

– Dis aussi à Toudoritza que je ne l'oublie pas !

*

* *

Je fis la double commission, puis, nous plongeâmes tous au fond de cette misère bestiale qu'est la vie du campagnard roumain. Un automne impitoyable s'abattit sur nos épaules, alors que personne n'avait encore pu rentrer une seule moyette de *ciocani*(39). La rafale de pluie mêlée de grêle changea le monde en un bourbier glacial. Les ruisseaux devinrent des fleuves. Champs et villages en furent submergés. Plus de routes, mais un marécage infini, aussi loin que l'œil pouvait voir.

Heureux alors ceux qui avaient de quoi se chauffer et qui pouvaient se tenir derrière les carreaux battus par le vent, l'eau et la boue ! Dans Trois-Hameaux, il n'y avait, hormis les bébés et les infirmes, qu'une douzaine de ces heureux-là. Tous les autres étaient dehors, jusqu'aux enfants et aux vieillards. Et leur vie n'avait plus rien d'humain, dans cette lutte pour une poignée de farine et pour une brindille à jeter au feu.

Sous un ciel si terreux qu'on eût dit la fin du monde, on voyait les chars avancer comme des tortues, sur des champs, sur des routes, sur une terre que Dieu maudissait de toute sa haine. Chars informes ; bêtes rabougries ; hommes méconnaissables ; fourrage boueux ; et aucune pitié nulle part, ni au ciel ni sur la terre ! Nous avions pourtant besoin de pitié divine autant que de pitié humaine, car les chars s'embourbaient ou se renversaient ; car les bêtes tombaient à genoux et nous demandaient grâce ; car les hommes battaient les bêtes et se battaient entre eux ; car les *ciocani* pourrissaient dans les mares et il fallait en transporter les gerbes à dos d'homme, à dos de femme, à dos d'enfant, et ces hommes, ces femmes, ces enfants n'étaient plus que des

tas de hardes imbibées de boue, de grosses mottes de terre pantelante sous l'action de cœurs inutiles.

Tels étaient les paysans roumains, à l'automne de 1906.



XI

Dans le peuple, c'est la misère qui engendre l'ivrognerie.

Le Roumain n'est pas ivrogne, mais il boit dès qu'il est malheureux. Il boit surtout lorsqu'il sent « le couteau lui entrer jusqu'à l'os », le couteau de la misère. Alors il devient méconnaissable. De philosophe et bon qu'il est naturellement, il se transforme en brute que le crime même ne fait pas reculer.

Il n'y eut aucun crime à Trois-Hameaux, cet automne-là, mais les paysans burent tout ce qu'ils avaient et ce qu'ils n'avaient pas. Je n'ai jamais vu un village presque entier se ruer si désespérément sur l'alcool. D'habitude, chez nous, on ne boit que le dimanche. On se mit à boire, tous les jours, dès que la terrible rentrée des *ciocani* fut terminée.

Cette rentrée, personne ne pouvait l'oublier. Avec raison. La moitié de la commune était tombée malade. Beaucoup moururent, les enfants surtout. Nombre de paysans avaient vu leurs bêtes crever sous l'attelage. Et tous ces désastres, pour s'apercevoir à la fin que les *ciocani* moisissaient, pourrissaient. La famine ravageait déjà les étables de ceux qui ne comptaient que sur les *ciocani.* C'est ainsi que l'affolement s'empara des esprits.

Vers le début de novembre, une députation de paysans alla prier le maire de les conduire chez le boyard :

– Qu'il nous prête un peu de fourrage ! Il en a, puisqu'il en vend toutes les semaines par wagons !

Le maire, créature du boyard, les rudoya :

– Qu'il vous prête ! qu'il vous prête ! Dès que ça ne marche pas, hop ! chez le boyard : « qu'il nous prête » ! Comme si le boyard était Dieu ! Débrouillez-vous, *vous aussi,* un peu, diable ! Et je ne veux plus vous entendre parler de ce que le boyard fait avec son avoir ! S'il vend du fourrage, c'est son affaire !

Les *cojans* s'en allèrent seuls « à la cour », mais le boyard, député du département, venait de partir pour Bucarest la nuit même. Son administrateur les reçut encore plus mal que le maire : il les injuria grossièrement et les fit chasser par les *argats*(40). Ils surent à quoi s'en tenir, de ce côté-là. Du côté de Dieu aussi. Il ne leur restait que l'alcool, le grand consolateur autorisé par Dieu et par la loi. L'alcool seul pouvait satisfaire tout le monde. Sauf les femmes.

Les femmes payaient pour tout le monde : pour le mari, pour Dieu, pour la loi, pour le boyard, pour le manque de fourrage et même pour le mauvais temps. Chaque soir, sur les *oulitza* ténébreuses et défoncées, on pouvait voir une épouse, une mère, une sœur, traînant vers la chaumière un paysan qui s'écroulait tous les dix pas. La femme le suivait dans la boue, et recevait quelques bons coups. D'autres bons coups l'attendaient à la maison. Le lendemain matin amenait toujours le repentir, car l'homme, au fond, n'était pas une brute. Il aidait alors au ménage, s'occupait du bétail, charriait l'eau et passait une bonne partie de la journée à trier les *ciocani,* brûlant les uns, séchant les autres autour de la *soba.* Les foyers, d'habitude propres, se transformaient en écuries, débordaient de boue et de moisissure jusque sur la table.

– Est-ce que l'enfer pourrait être pire, Seigneur ! se lamentaient les femmes.

Accroupi près du feu et cousant une *opinca,* l'homme répondait :

– Il faudrait brûler un jour tous les *konaks* et même Bucarest…

Mais cela, il ne pouvait pas l'accomplir seul, ni le jour même. Il pouvait tout au plus reprendre le chemin de l'auberge. C'est ce qu'il faisait, vers le soir, quand l'ennui, le pressentiment de l'avenir sombre et quelques voisins, aussi malheureux que lui, venaient s'arrêter devant sa porte et lui rappeler l'heure de la douce consolation.

*

* *

Chez père Toma, – ou chez « les carrossiers », comme on disait – il n'y avait pas beaucoup plus de bien-être. La famine ne les menaçait pas, il est vrai, mais le manque d'argent pour le paiement des dettes était le même, surtout cette année de sécheresse, où peu de villageois se trouvaient disposés à commander de nouvelles voitures. Les réparations d'automne, abondantes autrefois, n'allaient guère mieux. Aussi on se tournait un peu les pouces, en bricolant autour du bétail, en bavardant et en faisant des *floricele*(41).

Père Toma et ses deux gendres, quoique sobres, allaient quand même « tuer le temps » au cabaret de père Stoïan, qui était contigu à la forge. Les femmes restaient chez elles, toujours occupées à quelque chose. Et nous, les apprentis, nous étions partout, mêlant un rien de travail à beaucoup de flânerie. Le plus souvent je me plaisais à rester seul, car « un étranger est toujours un étranger », dans une commune comme dans une famille. Lorsqu'on se fâchait, on m'appelait « lièvre de neuf frontières ». On répétait aussi, à qui le demandait et à qui ne le demandait pas, « l'histoire des chardons » :

– Ce sont les chardons qui nous l'ont amené *pechkesh*(42) !

Ce n'était pas dit méchamment, mais cela me faisait mal quand même. J'étais un garçon qu'on avait « ramassé sur le chemin », par pitié. Chose peu plaisante à s'entendre dire, lorsqu'on a quinze ans et pas mal d'amertume déjà avalée. Cela se tasse dans le cœur, qui se gonfle parfois et fait pleurer, au souvenir de la petite chaumière de Lateni, de la mère morte, et du père perdu dans le monde.

Brèche-Dent, naturellement, était chez lui, si bien qu'il m'oublia et s'éloigna de moi, petit à petit. En échange, je gagnai le cœur de Toudoritza, parce qu'elle aussi était seule dans son malheur. Je devins le confident de ses plus chaudes larmes. Et elle en versait. C'est que Tanasse, contrairement à un reste d'espoir qu'elle nourrissait, venait de se marier avec Stana.

Noce « honteuse », disait le village, en dépit de la présence de « Monsieur l'Administrateur », parrain malgré lui, des nouveaux mariés. À cette noce, on avait pu compter sur les doigts les paysans sympathiques au boyard, les « *fruntasii satului* », les seuls qui ne manquaient de rien. Ils étaient une douzaine. Au moment où la noce sortait de l'église, quelques voix dans la foule rappelèrent à Stana ses relations coupables avec le bourreau du village, et un gamin joua du tambour sur un pot fêlé.

Je me trouvais, ce dimanche-là, parmi les autres, pour voir Tanasse à côté d'une femme qu'on appelait *târâtura*. Il était à plaindre, le pauvre, effondré, n'osant regarder personne en face. Il fut bien plus à plaindre le lendemain, lundi matin. Nous étions, Costaké et moi, dans

la forge, où nous mettions un peu d'ordre parmi les outils quand nous le vîmes, dans ses habits de noce, se diriger droit vers l'auberge. Il passa sous nos yeux sans un mot, tête basse. Et cependant il nous aimait ; Costaké était son meilleur ami.

– Il ne nous a pas vus, dit Costaké. Il doit être très malheureux. Allons le voir.

L'auberge était vide. Dans l'arrière-boutique, père Stoïan et Tanasse, debout tous deux, se versaient des petits verres, sans parler. Je me retirai dans un coin, un chat dans les bras, pour ne pas les gêner, mais de longtemps ils n'ouvrirent pas la bouche. Tanasse était rouge à faire peur. Puis je le vis enlever de sa boutonnière la *bétéala* et la petite branche de citronnier, et les glisser doucement sous la table.

– C'est fait…, dit-il, alors, d'une voix rauque, et posant son regard sur Costaké. Maintenant, la *târâtura* est ma femme…

– Dieu l'a voulu ! fit père Stoïan.

– Le *chien* l'a voulu ! s'écria Tanasse, mais que je sois *chien* comme lui, si je ne lui joue pas un mauvais tour, un de ces jours prochains !

– Tu te découvriras des compagnons, dit Costaké ; tout un département. Il y a bien d'autres Tanasse auxquels il a fait épouser d'autres Stana.

*
* *

De pareilles colères éclataient souvent dans la boutique de père Stoïan, car l'aubergiste nourrissait, lui aussi, des griefs contre le propriétaire et tenait pour les paysans. Mais il y eut un jour une colère qui retentit au delà des murs de l'auberge.

C'était un dimanche, vers la fin Novembre. Depuis quelques jours, un gel sec sévissait comme un torrent de feu, et transformait la boue en silex. Pas un flocon de neige pour défendre les ensemencements de l'affreuse brûlure. C'est ce dont s'entretenaient avec angoisse les paysans rassemblés bien avant midi devant l'auberge. Le dimanche, celle-ci n'ouvrait qu'après la liturgie. On avait fait une loi comme cela, pour que les paysans fussent obligés d'aller à l'église, au moins le dimanche matin, faute de cabaret ouvert. Mais les hommes ne s'y rendaient pas davantage, et laissaient la liturgie à l'adoration de quelques « vieilles sourdes ». Ils venaient s'appuyer le dos aux volets fermés de père Stoïan, en attendant la fermeture de l'église et l'ouverture du bistrot.

Sous un soleil qui faisait étinceler le givre des acacias, jeunes et vieux, comiquement endimanchés d'un foulard écarlate, bavardaient avec des mines assombries, et formaient une masse compacte, quand le

pope passa, furieux :

– Vous êtes des vauriens ! leur cria-t-il. C'est étonnant que Dieu ne vous lance pas ses foudres !

– Il nous les lance, parbleu ! mais il y a des heureux qui sont munis de paratonnerre ! riposta promptement une voix.

Nous nous aperçûmes alors seulement qu'il y avait parmi nous un inconnu, un citadin, un jeune homme à chapeau. C'est lui qui avait répondu au pope et fait éclater tout le monde de rire.

– Oui, reprit-il, à vous autres les paysans et à nous les ouvriers des villes, le Dieu de ce pope envoie chaque jour ses foudres : ce sont les famines pour les hommes et pour les bêtes ; les gels, comme celui-ci, qui anéantissent les champs ; les orages, comme ceux du mois dernier, qui tuent paysans et bétail tout le long des routes ; la sécheresse, comme celle qui a détruit la récolte de cette année. En voilà des foudres ! Mais il faudrait se demander pourquoi votre propriétaire n'a été touché par aucun de ces malheurs ? Pourquoi ses greniers sont pleins et son bétail intact ? Pourquoi les foudres divines ne le réduisent pas, lui aussi, à la misère, ni le pope, ni le maire, ni quelques autres compagnons ? Il y aurait donc lieu de croire à la protection céleste ou au paratonnerre ?

L'inconnu promena un regard intelligent et interrogateur sur l'assemblée. Les villageois l'approuvèrent à hauts cris, puis ils voulurent savoir qui il était.

– Je suis de Bucarest, dit-il, et je travaille des mains comme vous, mais j'ai appris à connaître mes ennemis, qui ne sont ni Dieu ni ses foudres. Ce sont les propriétaires des villages et des villes qui nous réduisent à la misère, même si les années sont abondantes. Pour nous, elles ne le sont jamais.

Il sortit un paquet de brochures et les distribua :

– Ici, ajouta-t-il, vous lirez des choses que tout citoyen doit savoir : c'est la *Constitution* du pays, ou la mère de toutes nos lois. Il est écrit que vous avez le droit de vous réunir, d'écrire et de parler, et aussi qu'on ne peut pas garder un homme arrêté plus de vingt-quatre heures, ni violer son domicile, sans un mandat du juge d'instruction. Ce sont vos droits, qu'il faut connaître et faire respecter. Puis il faut conquérir d'autres droits, le suffrage universel d'abord. Que cinquante paysans aient, aux élections, droit à une voix que le pope a tout seul, c'est une ignoble dérision. Enfin, vous devez exiger le retour des terres dont on vous a dépouillés…

– Juste, juste ! s'écrièrent les cojans. Nous voulons nos terres !

– Quel est celui qui distribue des terres ? fit alors une voix aigre.

C’était le gendarme.

– Je ne distribue que la *Constitution,* monsieur ! répondit courageusement le citadin. Les terres, les paysans doivent *les prendre !*

– Nous allons voir qui va *prendre* quelque chose tout à l’heure ! dit le gendarme, en l’emmenant.



XII

Avec le premier flocon de neige qui vint se coller sur la vitre, vint aussi le calme de Toudoritza. Nous nous aperçûmes ensemble de l'un et de l'autre, une après-midi qu'elle brodait près de la fenêtre et que je démêlais à son intention un tas multicolore de fils de laine.

– La neige ! la neige ! s'écria-t-elle, battant des mains comme un enfant ; il nous fallait bien un Saint Nicolas paré de sa barbe blanche !

Et reprenant son ouvrage, elle chantonna timidement :

Qui t'a faite si fine et élancée ?
Toudoritza néné !

Depuis mon arrivée dans la maison, c'était la première fois que je l'entendais chanter. S'en rendant compte elle-même :

– Mon Dieu… tout s'oublie dans la vie ! soupira-t-elle. As-tu entendu, Mataké ? Je croyais mourir…, et me voici chantant !

– Tant mieux, dis-je. Tu dois être bien contente de savoir que tu es, comme le dit cette chanson, fine et élancée.

Elle me regarda :

– Il ne faut pas t'amouracher de moi, Mataké ! fit-elle, enjouée, un peu railleuse.

– Et pourquoi pas ? m'écriai-je.

– Oui, c'est vrai : pourquoi pas ? Simplement parce que tu n'as que quinze ans. Mais un jour tu feras un beau gars. Alors tu seras bien aimé par les Toudoritza.

– Je voudrais que ce soit par toi.

– Moi, chéri, ce jour-là, je serai épouse et mère, et tout sera fini pour moi ! Des mioches toujours sales, et une belle-mère toujours acariâtre me crieront après. Un mari qui ne m'aimera plus, dira que je suis une souillon et me battra peut-être.

– Pourquoi alors t'empresses-tu de te marier à vingt ans ?

– C'est notre sort, Mataké… On va vers le mariage comme on va vers la mort, tout en aimant.

– Il ne faut donc pas envier le sort de Stana : elle sera battue bientôt, car Tanasse ne l'aime pas.

Toudoritza songea un instant, le regard vague :

– Ce n'est pas la même chose, mon chéri… Stana est une coureuse, une belle garce qui se moque de Tanasse comme du boyard, comme du mariage et comme de l'amour même. Elle n'aime que mener sa vie libre et ensorceler les hommes. Elle ne s'embarrassera pas de ses enfants et ne se laissera pas battre. Quant à envier son sort, non… J'aime mieux le mien.

Toudoritza ragaillardie, la maison fut bouleversée dès le lendemain. Il fallait procéder à l'un des deux grands nettoyages de l'année, celui de Noël après celui de Pâques. Et tout le monde de se réjouir quand l'affligée de la veille cria, les mains sur les hanches :

– Allons, les amis ! Père Noël approche : de la chaux ! de la glaise ! du crottin de cheval ! Et un peu plus vite que ça !

– Bravo, Toudoritza, bravo !

On la dévora de baisers. On la porta en triomphe. On se battit avec de la neige poudreuse. Patroutz cria :

– « Un *tisson* et un *sarbon,* parle *touzours,* garçon ! »

*

* *

Nous vidâmes deux pièces, en entassant les meubles dans une troisième. Au milieu de la *tinda,* trois brouettes de glaise jaune comme le safran et une brouette de crottin de cheval furent versées avec de l'eau chaude par-dessus, et je fus chargé de piétiner le *lut* sur le sol des chambres dont Toudoritza badigeonnait les murs en chantant à tue-tête. Elle s'était affublée de vieux vêtements de sa mère ; complètement

enfouie, chevelure et visage, sous une grande basma qui ne laissait voir que ses beaux yeux, et armée d'une brosse à long manche, elle couvrait murs et plafond de cette couche de chaux bleuâtre qui fait la joie et la santé du paysan roumain et que connaissent seuls les villages balkaniques. Le badigeonnage fini, ce fut le tour du sol. Le temps de fumer une pipe, il se fit aussi lisse qu'une table, sous les mains adroites de Toudoritza qui le nivelait en marchant à reculons.

Une semaine durant, nous vécûmes une vie de rescapés, couchant un soir ici, le lendemain là, comme ça se trouvait, et mangeant sur le pouce, dans une atmosphère de salle de bain turc dont la vapeur, sentant la chaux et la bouse, nous piquait le nez.

Enfin, sol, murs et plafonds remis à neuf d'un bout à l'autre de la maison, les meubles regagnèrent leur place habituelle ; des tapis de fête furent étendus à terre ; des couvre-lits et d'énormes essuie-mains, tout de fil et de *borangic* tissus, sortirent en avalanche des caisses et allèrent tendrement parer qui un lit, qui une fenêtre, qui une glace ou un tableau ; après quoi, Toudoritza nous défendit à tous de mettre les pieds dans les « chambres de grands jours ».

Le même ordre se fit un peu partout dans le village, là où la maison avait une *fata mare*(43). Les autres aussi mirent toute leur bonne volonté à honorer le père Noël, chacun selon ses moyens. Et quelle tristesse pour ceux, – « pauvres collés à la terre », – qui n'eurent que leurs soupirs pour fêter la naissance du Seigneur !

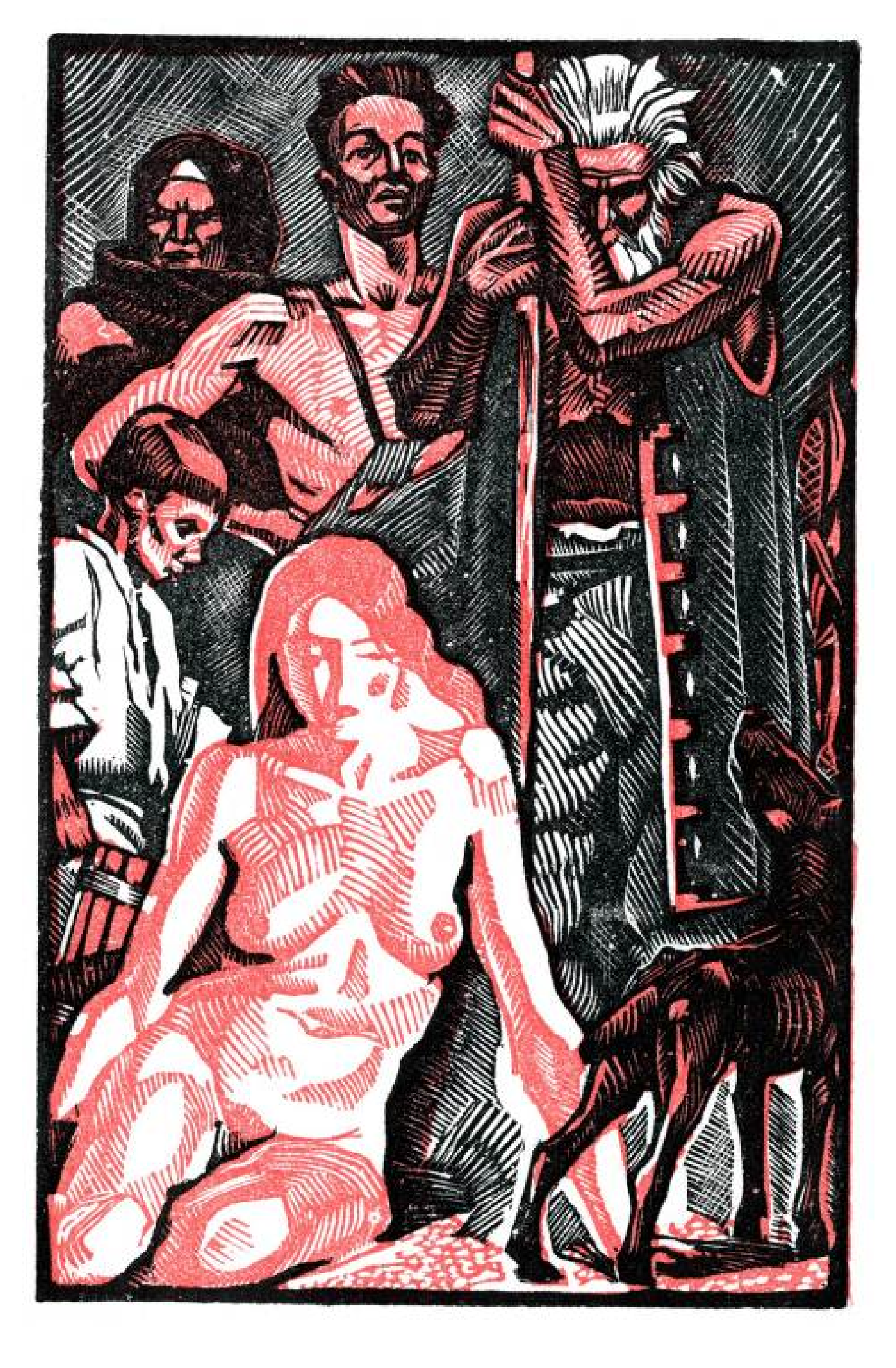
Mais, que ce fût sur de joyeux bien-être ou sur de navrantes tristesses, la même neige tomba sans arrêt pendant des jours et des nuits, indifférente au bien, indifférente au mal. Balayée au début, refoulée à la pelle, puis rangée en de longs « troïans », elle continua avec patience son paisible ensevelissement, étouffant dans la même tombe cris de joie et cris de douleur. On ne vit plus d'hommes conduire le bétail à l'abreuvoir, plus de femmes causer par-dessus une palissade. Des enfants et des chiens non plus, car la neige dépassait une hauteur d'homme. Tout bruit s'était endormi. Toute tache noire avait disparu des champs comme du village, dévorée par le déluge de blancheur. Les toits fumants et les branches des arbres mêmes se distinguaient à peine de cet océan de silence blanc. Seul, le *konak*, avec sa masse brune, ses lumières graves et son bonheur bâti sur des misères, se voyait de jour et de nuit, tout en haut sur la colline, bravant un ciel fossoyeur et une terre mourante.

Ce fut par un tel temps qu'arriva la nuit de Saint André, où la jeune paysanne interroge son destin sur la nature de l'époux qu'il lui réserve. L'épreuve est risquée, parfois macabre. Peu avant minuit, elle doit se tenir, complètement nue et chevelure défaite, devant une glace éclairée par deux bougies. Alors, regardant droit au fond de la glace, elle voit

passer son destiné : jeune ou vieux, beau ou laid, citadin ou laboureur. S'il est mort, il passe sous sa forme de squelette, le cercueil au dos, et alors la jeune fille tombe évanouie. Si le Destin se refuse à le lui montrer clairement dans la glace, elle doit, vêtue d'une seule chemise, sortir dans la cour et compter, en leur tournant le dos, neuf piquets de la clôture. Le neuvième, elle le marque d'un signe et va le lendemain l'examiner, car son futur mari sera pareil à ce piquet : vert ou vermoulu, lisse ou rugueux, bien droit ou tout tordu.

Par prudence, Toudoritza n'interrogea pas la glace, mais elle alla brasser la neige, avec les pieds et avec les mains, grelottant une éternité pour arriver à découvrir son neuvième pieu. À part elle, personne n'a su comment il était fait, ce pieu. J'ai su, moi, en échange, combien belle était cette Toudoritza aux cheveux dénoués sur la chemise blanche, se glissant dans la nuit comme un fantôme, pendant que je la regardais de ma fenêtre en écoutant la neige qui tombait avec son murmure d'ouate.

Il y eut un lourd hiver. D'abord, la Noël fut triste. Devant tant d'âtres froids, bien maigre fut la réjouissance de ceux qui eurent un pourceau à égorger. Et quoique, par la charité d'un voisin, un quartier de viande se trouvât quand même, ce jour-là, sur la table du déshérité, la Noël n'en fut pas moins lamentable.



À partir du Nouvel An, la famine fit rage. Plus de deux cents familles virent leur dernière ration de *malaï* épuisée. Certains vendirent leur bête de somme, un bœuf, un cheval ou la vache à lait. D'autres, espérant trouver du secours, furent obligés, à la fin, de tuer la bête qui ne pouvait plus se tenir debout. Mais la plus grande partie du bétail creva de faim, après avoir rongé la dernière tige de maïs, la crèche et les poutres de l'étable. Chaque jour, on voyait des traîneaux transportant hors du village une charogne que des meutes de chiens dévoraient immédiatement.

Puis, une longue mendicité s'organisa. Celle des enfants notamment, qui allaient de maison en maison demander un tamis de malaï. Rien d'autre. – *Malaï, malaï !* gémissaient-ils, chancelants, hideux. On donna, on partagea encore et encore. Mais il n'y avait pas beaucoup de maisons qui pussent donner. Ceux qui vivaient dans l'aisance ou la richesse, le maire, le pope, quelques paysans *ghiabours* et surtout le boyard, verrouillèrent vite leurs portes devant les affamés, et se cloîtrèrent impitoyablement chez eux.

Le boyard, comme la plupart du temps, n'était pas au *konak.* Il vivait à Bucarest. Mais un événement l'attira, au plus fort de la désolation. Cet événement fut l'apparition, dans nos parages, de meutes de loups qui flairèrent la présence des charognes dont la campagne était couverte. Chasseur passionné, il vint pour organiser une battue. Les paysans se ruèrent aussitôt sur lui, l'implorèrent, s'arrachèrent les cheveux et obtinrent enfin quelques sacs de *malaï* et quelques moyettes de *ciocani.*

Je l'aperçus alors un instant, gaillard dans la cinquantaine, grisonnant, tête de noceur, fier à crever, fort comme un taureau et bien planté sur ses jambes.

– Allez ! allez ! fit-il, bourru, aux paysans qui le suppliaient. Vous êtes toujours prêts à crier misère. Il n'y a pas que pour vous que l'année a été mauvaise !

Le lendemain, dès l'aube, une trentaine de villageois, armés de leurs fusils, cernèrent le petit bois qui avoisine le *konak*. Ces hommes avaient été désignés par le boyard même. Et cependant, sans qu'on sût comment, après quelques loups abattus dès la première heure, une décharge malencontreuse broya l'épaule gauche du maître du département.

– Quelqu'un l'a pris pour un loup ! disaient les *cojans.*

Oui, mais quel était le chasseur de ce loup ?

On le chercha. Des innocents furent inutilement torturés. Lorsqu'il fut question de les inculper, Tanasse parut :

– C’est moi qui ai tiré.

– Pourvu qu’il crève ! disait Costaké. Cela ferait un chardon de moins sur notre Baragan !

Il ne creva pas, et le Baragan de Vlachka continua d’avoir son gros chardon. En revanche, Trois-Hameaux perdit son brave et malheureux Tanasse. Il fut ligoté et traîné devant le boyard, déjà convalescent, et celui-ci se contenta de dire à ses *argats :*

– Tuez-le !

Ils le traînèrent dans la cour du *konak* et lui piétinèrent la poitrine jusqu’à ce qu’il expirât, sous les yeux du gendarme.

Quelques jours après ce forfait resté impuni, vint chez nous Monsieur Cristea, l’instituteur de la commune, un homme plein de bonté, fort honnête, travailleur infatigable. Il avait passé ses vacances d’été à Bucarest, chez un parent, et il nous raconta ce qu’il avait vu dans la Capitale :

– Bucarest est une grande foire de luxe, dit-il. Nos boyards saignent la nation pour fêter « *quarante ans d’abondance et de règne glorieux de Charles Ier de Hohenzollern,* 1866-1906 ». Les mots « abondance », « prospérité », « gloire », couvrent tous les murs. On a badigeonné toutes les façades, on a pavoisé. Le soir, c’est une féerie. Le *Filaret*, qui était un terrain vague puant, est devenu une cité éblouissante. C’est là *leur* fameuse Exposition, tout entière d’édifices blancs, surgis comme dans les contes. On y expose de tout, et surtout des « maisons paysannes », un « village roumain » que nous ne connaissons pas ; des familles de *cojans* grassouillets et vêtus à la nationale qui doivent être tous des maires ; du bétail incroyablement beau qui n’est pas celui que nos chiens viennent de dévorer. Des millions jetés par les fenêtres ! Pendant ce temps, le pays agonit. Nous dépérissons à vue d’œil. On nous assassine. Hier on tuait Tanasse, par ordre. L’autre jour, j’ai vu conduire à l’hôpital, dans une charrette, le malheureux qui avait osé distribuer aux paysans la *Constitution*, brochure subversive, disait le gendarme assommeur. Où allons-nous ? Qu’allons-nous devenir ?



XIII

Première semaine de cet inoubliable Mars 1907… *« l'année qui suivit l'Exposition »,* ainsi qu'on l'appelle encore aujourd'hui.

Dès la mi-Février, une chaleur égale et de plus en plus bienfaisante, remplit le ciel, fondit les neiges, rendit aux ruisseaux leur murmure, aux oiseaux leur pépiement, aux arbres leurs bourgeons et à la terre son beau visage noir. Aux bêtes, elle ne put apporter que le dégourdissement ; et aux hommes, rien. Rien, sinon ses propres bienfaits à elle, et un accroissement de désespoir. Car les bienfaits du soleil, tombant sur une terre nue, sur des arbres nus, sur l'eau des rivières et sur des villages affamés, au sortir de l'hiver, ne sauraient remplir le ventre creux des hommes et celui des bêtes qui leur restaient.

On voyait des paysans, la démarche déséquilibrée, les gestes insensés, la parole miaulante, les yeux fureteurs, s'en aller en groupe vers les champs. Ils regardaient la belle terre noire, longuement, longuement, comme des hallucinés, et rentraient, ivres d'impuissance : ils n'avaient plus de bêtes de somme, plus de forces, point de semences et cette terre même ne leur appartenait pas. Leur état d'âme n'était ni

le découragement ni la révolte, mais une espèce de délire qui les saoulait. J'ai vu des hommes parler tout seuls, trépigner comme des enfants, se gratter la tête, croiser les bras, se frotter les mains à les rompre.

Soudain, une nouvelle tomba dans le village, comme l'éclair d'une explosion. En Moldavie, les paysans avaient brûlé le *konak* du grand fermier juif Ficher ! C'est M. Cristea qui nous lut cette nouvelle, dans un journal. Et ce journal concluait : « *Cela apprendra aux Juifs à exploiter les paysans jusqu'au sang. À bas, à bas les Juifs !* »

Les *cojans* qui écoutaient se regardèrent les uns les autres :

– Quels Juifs ? Dans notre département il n'y en a pas ! Et même ailleurs, ils n'ont pas le droit d'être propriétaires ruraux. Or, les fautifs, ce sont les propriétaires, non les fermiers.

À ces paroles, toutes les faces se tournèrent du côté du konak.

Costaké dit :

– Ça va barder… Le Baragan commence à faire flamber ses chardons !

Nous étions devant l'auberge de Stoïan. Des villageois, loqueteux, hâves, courbaturés, venaient fébrilement l'un après l'autre, et questionnaient en balbutiant. Alors nous nous aperçûmes que cette nouvelle n'était pas le seul événement de la journée, et qu'avec elle, un second gendarme nous tombait sur le nez. Ils étaient présents, naturellement, ces deux piliers de l'oppression, bien nourris, bien vêtus, bien armés, peu loquaces, graves surtout, comme les oreilles de leurs maîtres. Et tout de suite, l'ancien de dire à Costaké :

– Tu ferais mieux de garder ta langue au chaud, l'ami !

Puis à l'instituteur :

– Vous, monsieur Cristea, lisez à l'avenir les journaux *chez vous* !

Et aux paysans :

– Que faites-vous ici ? Retournez à vos foyers ! Les rassemblements sont interdits…

– Pourquoi ? demanda un homme ; est-ce qu'on a décrété l'état de siège ?

Le gendarme fonça sur l'audacieux :

– Ah, tu connais déjà la *Constitution ?* Viens un peu que je t'apprenne un article que tu ignores !

Ce fut un cortège tumultueux qui suivit l'arrêté jusqu'à la mairie, où le paysan passa quand même la nuit à apprendre l'article en question. Mais cet « article » plaida avec une langue de feu, dans le grand procès

qui commença sur-le-champ.

*

* *

Le lendemain, très tôt, nous fûmes éveillés par les hurlements du paysan battu, qui, dès qu'on le lâcha, se mit à courir par tout le village en criant :

– Au secours, *hommes bons*, au secours ! Ils m'ont tué !

Tout le monde accourut sur la place de l'auberge, où l'homme s'était écroulé, la tête noire, méconnaissable. Toudoritza lui prodigua des soins. L'aubergiste lui fit avaler un bon verre d'eau-de-vie. On cherchait du regard les gendarmes. Ils tardèrent plus d'une heure à arriver. Pendant ce temps, le battu se remit un peu et raconta l'affreuse nuit qu'il avait passée à la gendarmerie. Les paysans écoutaient, blêmes. Des femmes pleuraient. Et voici les gendarmes, qui s'approchaient en se dandinant et en ricanant, fusil au dos, revolver à la cuisse.

– Assassins ! Bourreaux !

Un silence complet. Les apostrophés, arrêtés au milieu de la foule, essayèrent de découvrir à qui appartenait la voix de femme qui avait proféré ces mots. Ils n'y réussirent pas.

– Qui est la *parchoaura* qui insulte ainsi l'autorité ? cria l'ancien gendarme.

Une bousculade, et une femme se planta devant eux :

– Moi !

C'était Stana, les mains sur les hanches, rouge comme le feu, avec un regard de folle et la poitrine haletante. Son ventre énorme s'avançait, pointu, et levait bien haut le devant de la jupe.

– C'est toi, putain ? fit en marchant vers elle le gendarme furieux.

– Oui, oui ! Moi. Assassins ! Bourreaux ! C'est moi qui vous dis cela, moi, la putain de votre maître !

Et avec un *ahrr ptiou !* un gros crachat partit de sa bouche, droit dans les yeux du gendarme.

Au même instant, avec un *Sus à eux !* voici le paysan battu qui saute sur le dos du nouveau gendarme et le jette à terre, – ce qui fit promptement se retourner son collègue, la main au revolver, – mais on ne put plus rien distinguer, car ce ne fut qu'une mêlée sourde, au milieu de laquelle six coups de feu retentirent, et les deux gendarmes restèrent ensanglantés, sur la place qui se vida en un clin d'œil.

Pendant quelques minutes, on ne vit plus que des enfants

immobilisés par l'épouvante, le regard hébété, la bouche ouverte, puis, les *cojans* réapparurent, surgissant de partout en même temps, chacun armé de son fusil de chasse, ou, à défaut, d'une hache, d'une faux, d'une fourche. On cria :

– Au konak ! à la mairie !

Ils dévalèrent en masse vers la mairie, qui était sur le chemin du konak.

Costaké et Toudoritza décrochèrent chacun un fusil, des quatre qui se trouvaient dans la maison.

– Restez ici, au nom du Seigneur ; ne vous mêlez pas à cette folie ! leur crièrent les autres.

Mais ils étaient déjà loin. Nous les suivîmes, Brèche-Dent, Élie le rouquin et moi.

*

* *

Le soleil dardait comme en avril, soulevant des vapeurs.

Nous rattrapâmes la foule devant la mairie, où elle hurlait :

– Le maire ! le maire !

Le maire surgit, mais par la porte du jardin, à cheval et à demi-nu. Il partit comme une flèche, dans une direction contraire à celle du konak. Quelques autres paysans riches le devançaient, toujours à cheval. Voyant cela, deux insurgés munis des carabines des gendarmes morts tirèrent sur les fuyards, sans les atteindre ; après quoi, les rebelles saccagèrent la mairie et commencèrent à monter en courant vers le konak.

Devant l'église, voilà que le pope, le crucifix à la main, voulait leur barrer la route, en ouvrant les bras et en criant, les yeux hors de la tête :

– Arrêtez, maudits, arrêtez, au nom du Seigneur ! L'enfer sera votre part, au ciel !

– Va-t'en à tous les diables, avec ton enfer et ton ciel !

Il fut renversé.

Une femme, au bord du chemin, les bras en l'air, criait :

– Dieu ! Seigneur ! viens-nous en aide ! quelle malédiction !

*

* *

Le konak était entouré d'une muraille, la porte verrouillée. Le boyard, on le savait parti, depuis longtemps, avec sa famille. Rien ne

bougeait dans la cour. Seuls les chiens, nombreux et gros comme des loups, couraient à l'intérieur du mur, en aboyant furieusement.

La foule se parqua devant la porte, vociférant :

– Terre ! Semences ! Bétail !

L'administrateur parut au balcon, calme, mais pâle, et dit, la voix tremblante, au milieu du silence général :

– Je ne peux faire que ce que je fais chaque printemps…

Des cris assourdissants lui coupèrent la parole :

– Non ! non ! Nous en avons assez ! Nous voulons nos terres !

L'homme du boyard tendit la main et se fit écouter :

– Comment voulez-vous que je partage des terres qui ne sont pas à moi ? Il n'y a que le boyard qui puisse le faire ; ne parlez pas comme des enfants, que diable !

Nous comprimes qu'il ne savait rien de ce qui venait de se passer dans le village, mais juste à ce moment, nous fûmes tous surpris de voir de longues colonnes de fumée s'élever au-dessus de la mairie et de la maison du maire, qui étaient voisines.

– Nom de Dieu, vous brûlez la mairie ! hurla l'administrateur, se prenant la tête entre les mains.

– La terre ! Rendez-nous nos terres ! lui répondit-on.

– Laissez-moi aller dans une commune voisine, télégraphier au boyard et lui demander la permission de vous partager les terres !

– Il a raison ! cria un paysan. La terre n'est pas à lui ! Qu'il aille donc dire au boyard de l'autoriser au partage !

– Juste ! juste ! firent les révoltés. Qu'il coure vite !

Le messager enfourcha immédiatement un cheval et sortit, se frayant un chemin dans la cohue qui bloquait le passage. Le grand portail de bois massif se referma sur lui et sur le nez de la foule. Et aussitôt Costaké se frappa le front :

– Nous sommes des imbéciles ! s'écria-t-il. Le bougre nous a trompés : il télégraphiera, oui… à Giurgiu, pour appeler un secours armé !

Les paysans frémirent de colère, en entendant cela. Tous les regards se portèrent sur le cavalier qui galopait au loin.

– D'ailleurs, ajouta Costaké, le maire et ses comparses le précèdent. Ce soir, les soldats seront là.

– Prenons alors ce qui se trouve à notre portée, cria quelqu'un, du malaï, du blé, de la farine, du fourrage !

– Oui, prenons au moins cela ! crièrent les *cojans.*

Ce fut le signal de l'assaut du konak.

*

* *

On n'alla pas par quatre chemins. Il y avait dans la foule quelques femmes porteuses de bouteilles de pétrole. On aspergea le portail. Les flammes l'enveloppèrent. Dans l'attente silencieuse qui suivit, des clameurs retentirent dans le konak, un mouvement se produisit, puis huit *argats*, fusil en main, surgirent sur la galerie, au-dessus de nos têtes ; deux salves crépitèrent et deux fois la grêle de balles à loups sema la mort et le désespoir parmi nous. Élie le rouquin fut tué à mon côté. Costaké et Toudoritza s'en tirèrent avec quelques blessures aux doigts. Yonel et moi, nous ne fûmes pas touchés. Dans la masse, on compta cinq morts et de nombreux blessés.

Alors la rage ne connut plus de bornes. Le konak envahi, chacun en fit à sa tête, et d'abord on régla leur compte aux *argats* qui avaient tiré. Tous les huit fuient massacrés. Pour les découvrir, on brisa toutes les portes fermées, on fouilla de la cave aux combles. Deux d'entre eux, qui s'étaient échappés dans la campagne, furent rejoints et percés à coups de fourches de fer. Mais dans cette lutte désespérée, trois des nôtres laissèrent encore leur vie.

On ne fit rien aux autres domestiques. On les laissa fuir dans le monde, suivis, peu après, par la femme et les deux fillettes de l'administrateur. Celles-ci partirent en voiture, mêlant leurs larmes à celles des paysannes qui pleuraient leurs morts.

Puis la ferme fut mise à sac et dévastée. Pendant que, dans la cour, on chargeait des vivres, on se livrait dans les appartements à une destruction systématique. Plusieurs hommes démolissaient le bureau du maître, à coups de hache. Costaké était de la partie. Toudoritza et quelques autres femmes accomplissaient la même besogne dans les chambres de madame la boyaresse. Je m'y trouvais juste au moment où elles se ruaient sur le salon. Ici, étonnement ; Stana, seule, horrible à voir, frappait à grands coups de hache et à deux mains dans un piano qui n'était plus qu'un tas de ferraille et de bois. Nous l'entourâmes, un peu effrayés de son acharnement. Toudoritza lui dit :

– Autrefois, je souhaitais te voir morte ! Maintenant, je veux t'embrasser.

Et elle voulut l'embrasser, mais l'autre, sans entendre, continuait à frapper des coups inutiles. Après chaque *ahan,* ses lèvres balbutiaient quelque chose d'incompréhensible et ses cheveux lui couvraient le visage. Elle transpirait fort.

Je pris peur et m'en allai voir ce qui se passait dans les autres parties du bâtiment. Je tombai sur un groupe de gamins et de fillettes qui, Brèche-Dent en tête, dévalisaient une grande chambre pleine de jouets. Tous les jouets de la terre ! Ils s'en remplissaient les bras : oursons, chevaux, poupées avec leurs meubles, locomotives avec rails et wagons, boîtes de soldats de plomb, voiturettes, barques à voile et quantité d'autres choses. Pendant que je bavardais avec eux, Stana passa en trombe, vraie harpie échevelée et ballottant son gros ventre. Quelqu'un cria :

– Méfiez-vous ! Elle est folle !

Nous nous réfugiâmes sur la galerie-balcon, d'où nous vîmes les beaux attelages du boyard prendre le chemin du village. Une dizaine de chars. Des bœufs blancs comme le lait, avec de vastes cornes. On avait chargé de tout : sacs pleins de malaï, de farine, de grains ; du fourrage, du foin et de l'avoine ; du porc salé, des jambons, des saucisses, des volailles ; un char rien que de vin en bouteilles, ainsi qu'un baril d'eau-de-vie. On avait même pris du bois à brûler.

Assises sur le rebord du char de tête et cahotant les unes contre les autres, des femmes pleuraient sur les cadavres de leurs hommes.

Nous étions à regarder ce départ, quand une détonation ébranla tout le konak, brisant des vitres. Un gros nuage, noir comme du goudron, remplit la cour, puis les flammes enveloppèrent les dépendances où se trouvait le dépôt de benzine. Nous décampâmes à toutes jambes, oubliant jouets et tout. En traversant la cour, j'aperçus Toudoritza qui, le dos appuyé contre la muraille, aveuglée, étourdie, criait sans arrêt aux paysans pris de panique :

– Lâchez les chevaux et les vaches ! Ouvrez le poulailler !

*
* *

Il était midi quand nous arrivâmes dans le village, où le fouillis, les pleurs, les cris, le va-et-vient, donnaient une idée de ce qu'avait dû être l'affolement de nos villageois au temps des *béjénarî* fuyant les Turcs. Au spectacle du konak en flammes, – immense embrasement qui faisait dresser les cheveux, – les paysannes couraient en se frappant la tête :

– Ils nous tueront ! Ils nous massacreront tous, comme des chiens !

M. Cristea en jugeait de même :

– Oui, nous serons massacrés… Surtout qu'il ne s'agit plus à l'heure actuelle des « fermes de Juifs », mais de dix départements en révolte. Comme il n'y a qu'un konak juif sur cent qui flambent, l'armée s'est mise en route. Ce sont les nouvelles d'aujourd'hui, mes amis, et elles donnent à réfléchir : les boyards seront impitoyables !

Ils le furent.

Un crépuscule jaunâtre, lumineux, descendait doucement sur le konak en ruines, encore fumant et sombre comme la vengeance qui était en l'air. On voyait les silhouettes noires du bétail échappé à l'incendie et errant sur la crête de la colline.

Dans le village, on mangeait, on buvait, on parlait, au milieu de la place, parmi les bœufs dételés et les chars non encore déchargés. Le pope et les familles des paysans aisés avaient fui, emportant le nécessaire dans leurs voitures. Cela donnait aussi à réfléchir. Mais, les succulentes volailles aidant, les pleurs se turent et on parla plutôt du partage des terres. Dans l'obscurité qui faisait éclater les voix, j'entendis un *cojan* crier :

– Les champs de mon grand-père s'étendaient du côté de Giurgiu !

– Aha ! tu vises les meilleures terres ! lui répondit-on.

De temps à autre, une lamentation venait de loin. Une épouse ou une mère pleurait en veillant son mort :

– A-o-leo Gheor-ghé Gheor-ghé com-me ils t'ont tu-é !…

Quelqu'un dit :

– On n'a plus revu Stana.

– C'est sûrement elle qui a mis le feu à la benzine. Pauvre femme !

Soudain une fusée gicla dans la nuit, un coup de canon retentit sur la colline et un obus tomba sur les chars.

Ainsi commença le bombardement de Trois-Hameaux, prouvant aux paysans qu'il n'est pas permis à tout le monde de se gaver.



XIV

Lorsque notre voiture, après mille peines, déboucha enfin sur la grand'route, l'aube fulgurante et un vol de corbeaux nous saluèrent à l'horizon. Alors Costaké se mit à conduire comme un fou, sans cesser une minute de frapper les chevaux.

Cette sortie du village, en pleine nuit, sous la canonnade, je l'appellerai toujours « une sortie de l'enfer ». Un moment, nous désespérâmes d'y réussir. Les obus tombaient partout. Les chaumières en flammes dispersaient à tous les vents leur toit de paille brûlante. On ne faisait plus attention aux cadavres qu'on heurtait à chaque pas, mais aux vivants qui s'accrochaient à nous et nous empêchaient de fuir.

Toudoritza et la femme de Costaké, Patroutz dans les bras, furent tués tous trois par le même obus. Les autres de la maison disparurent avec eux qui fuyaient à travers jardins et champs. Resté avec Yonel et moi, Costaké attela la charrette, après avoir fourré dans un sac quelques provisions et le peu d'argent qui restait.

– Nous tenterons le coup, mes braves, fit-il, tristement. Si ça réussit, nous irons à Hagiéni. Mais ce sera dur, car maintenant ce sont *les*

chardons qui courent après nous. Et ils sont en flammes ! Tant pis… Nous l'avons voulu…

Au moment où il allait embrasser les trois morts qui gisaient dans la *tinda,* notre maison commença de brûler, à son tour.

– Voilà votre tombe ! dit-il à ses morts.

Puis, durant le reste de la nuit, nous ne fîmes que cahoter par les chemins les plus impossibles et guerroyer contre les fuyards qui se jetaient en grappes dans la voiture.

*

* *

Au bout d'une lieue de belle route, les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes, épuisés et écumants. Il faisait jour. Une grande colline nous masquait Trois-Hameaux et son enfer, où le bombardement avait cessé. Costaké lâcha les brides, frotta les chevaux avec un bouchon de paille et s'écroula au fond de la voiture, le visage dans le foin.

Tout autour de nous s'étendait la campagne infinie, fraîchement labourée. Les bergeronnettes sautillaient d'un sillon à l'autre, hochant la queue, tandis que du haut de l'azur, une alouette nous envoyait ses trilles.

Nous nous regardions, Brèche-Dent et moi, sans oser prononcer un mot. Ce n'était plus de la terreur que nous éprouvions, mais un grand besoin de dormir. Jamais nous n'aurions cru que la misère des *cojans* et la cruauté des boyards pussent déclencher de telles horreurs. Nous en avions les yeux pleins. Nos narines conservaient encore l'odeur du sang et de la poudre. Notre tête bourdonnait de tous les cris de désespoir qu'on pût imaginer.

Cette histoire de chardons !

Maintenant, nous la croyions finie. Hélas, il n'en était rien !

Le bruit d'un galop nous tira brusquement de notre apathie. Costaké, debout dans la voiture, les brides à la main, écouta un instant le trot, pour se rendre compte d'où il venait :

– C'est la cavalerie ! murmura-t-il. Ils sont derrière la colline !

Et, frappant les chevaux :

– Hi ! les rouans ! Voici les « chardons » qui « se tiennent *chardons* à nos trousses »(44) !

Ce furent les dernières paroles du bon Costaké.

Trois cavaliers surgirent au tournant de la côte que nous venions de descendre. Invisibles pour eux, nous les regardions du fond de la voiture, où nous restions blottis, atterrés, le souffle coupé, alors que

notre pauvre ami, ne se doutant peut-être pas de la cible que son dos leur offrait, frappait, frappait. Ils ne firent qu'un bond, pour nous rattraper, et nous les vîmes faire halte à cinquante pas, épauler leurs carabines et tirer. Dans la course assourdissante du véhicule, je sentis le corps de Costaké tomber par-dessus bord. Et ce fut tout, car je m'évanouis, pendant que nos chevaux emballés continuaient leur galop.

*

* *

Je dus rester un bon moment sans connaissance. Quand je revins à moi, un fort mal de tête me fit gémir. Yonel conduisait au pas, toujours en rase campagne, mais un village était déjà en vue. Mon compagnon pleurait :

– Tu sais qu'ils ont tué Costaké ? me demanda-t-il.

– Je sais qu'il est tombé de la voiture.

– Il est mort ! J'ai été le voir.

– Et les soldats ?

– Que le diable les emporte ! Ils ont disparu aussitôt. Alors j'ai arrêté. Et maintenant, où allons-nous ?

Je ne répondis pas, et nous continuâmes notre route, muets, jusqu'à un croisement, où un vieux paysan, qui venait à pied du village, nous demanda d'où nous venions. Nous lui racontâmes le massacre de Trois-Hameaux. Il s'épouvanta et nous terrifia :

– Malheur à vous ! Chez nous aussi il y a eu soulèvement : n'y allez pas, vous serez arrêtés ! On arrête presque tous ceux qu'on ne tue pas !

– Avez-vous été bombardés ?

– Non, pas de canons, mais on fusille, en tas, des malheureux que les *ghiabours* désignent comme « istigateurs ». Et, horrible chose ! on leur fait creuser d'abord leur propre tombe ! C'est la fin du monde, mes enfants… *Ils* font de nous ce qui leur plaît, comme sur le Baragan.

– On n'a jamais tué tant de monde sur le Baragan, dis-je. Nous sommes de là-bas, et nous voudrions y retourner.

– Vous voulez aller vers Yalomitsa ? Prenez alors ce petit chemin, à votre gauche, jusqu'à la grande route qui mène, du côté droit, au pont de l'Argesh, puis descendez la rivière jusqu'à Radovanu. Et que Dieu soit avec vous !

*

* *

Par des chemins pleins de patrouilles, nous arrivâmes le soir à

Radovanu, morts de fatigue et de peur. Le pays était tranquille, ou on l'avait déjà tranquillisé. En tout cas, nous fûmes heureux de pouvoir aller tout droit à une auberge, de mettre les chevaux à l'écurie et de nous enfermer, pendant toute une semaine, sans délier nos langues.

Mais si nous n'avions pas envie de parler, nous ne pûmes pas nous empêcher d'entendre. Et, du matin au soir, on ne parlait que d'horreurs : d'un bout à l'autre du pays, ce n'étaient que fusillades sans jugement, toujours sur simple dénonciation. Il ne s'agissait plus de misère, de famine et d'oppression, mais seulement de « Juifs » et d'« istigateurs ». C'étaient eux qui avaient soulevé le pays. Pour éviter aux soldats de tirer sur leurs propres parents, on les envoyait très loin de leur pays d'origine, où ils tiraient sur les parents des camarades envoyés ailleurs. Ceux qui se refusaient de tirer sur qui que ce soit, on les passait par les armes, ou on les jetait dans les bagnes. Il n'y avait plus de place dans les prisons. Et des prisonniers passaient chaque jour.

Le lendemain de notre arrivée, un gendarme vint à l'auberge, escortant un jeune homme qui paraissait être étudiant. Il ne pouvait plus se tenir debout, tant on l'avait battu. Les paysans s'empressèrent de lui servir à boire, car il criait de soif. Le gendarme leur lança :

– Faut pas avoir pitié ! C'est un « dangereux *istigateur ! »* Et un *jidane !*

Tout battu qu'il fût, le jeune homme se leva :

– Oui, je suis juif ! cria-t-il. Mais « istigateur », non ! C'est votre esclavage, paysans, qui est l'instigateur ! Souvenez-vous des paroles prophétiques du grand Cosbuc, qui n'est pas « jidane », ni « instigateur », dans son poème : *Nous voulons la terre.*

Que Dieu, le Saint, ne nous pousse pas
À vouloir du sang, et non de la terre ;
Seriez-vous des Christs, que vous ne nous échapperiez pas
même dans la tombe !

*
* *

À force de vivre des heures si tragiques, à l'âge où d'autres enfants s'amusent encore, mon cœur ne tenait plus. Je ne pouvais surtout plus entendre parler de fusillades, d'exécutions, de tortures. Cela me donnait tout de suite un mal de tête affreux. C'est ainsi que le matin de notre départ de Radovanu, comme je me défendais d'entendre les paysans répéter les mêmes horreurs, je saisis les derniers mots d'une histoire qu'un homme racontait et qui me glaça le sang :

« ... Le pauvre Marine n'était nullement fautif. Ancien pêcheur à Laténi, il travaillait de-ci de-là, tout en jouant de la flûte. On l'arrêta, parce qu'on avait dit qu'il chantait partout une *nazbâtia* villageoise où

il était question d'une *mamaliga, pas plus grosse qu'une noix, et qu'on défendait à coups de massue pour que les enfants ne l'emportent pas dans leurs griffes.* C'était *donc* un *instigateur.* Et on le fusilla ! »

– Je crois qu'il s'agit de ton père ! fit Yonel.

Je le croyais aussi, mais je ne sentais plus rien, sinon que ma poitrine se vidait lentement. Et, chancelant, j'allai me jeter, comme un chat assommé, au fond de la voiture. Plus tard seulement, alors que mon compagnon fouettait les chevaux, faisant voler la voiture au milieu des champs ensoleillés, je m'agrippai à lui et lui demandai :

– Où allons-nous, Yonel ?

– Dans le monde, Mataké, les chardons à nos trousses !



JE DÉDIE CE LIVRE

AU PEUPLE DE ROUMANIE,

À SES ONZE MILLE ASSASSINÉS PAR LE

GOUVERNEMENT ROUMAIN,

AUX TROIS VILLAGES : STANILESTI, BAÏLESTI,

HODIVOAÏA, RASÉS À COUPS DE CANON.

CRIMES PERPÉTRÉS EN MARS 1907

ET

RESTÉS IMPUNIS.

PANAÏT ISTRATI.

Mars 1928.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Décembre 2014

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : MichelB, YvetteT, Jean-Marc, IsabelleL, PatriceC, Coolmicro

1 Tout ce qui est sec et peut brûler.

2 Qui habite les marais (*balta*).

3 Autochtone.

4 Grand récipient en tôle légère et à deux anses, dans lequel les paysans font bouillir le linge.

5 Michel Vulpesco. – Voir son admirable ouvrage *: Les Coutumes Roumaines Périodiques.* (Librairie Émile Larose.)

6 En Roumanie, l'État a le monopole du sel, dont il dicte le prix.

7 D'après les évaluations du grand critique et sociologue roumain, feu Dobroyeann-Gherea, la nourriture quotidienne de notre paysan peu avant la guerre, s'estimait à 0 fr. 35. – Voir *Néaïobagia.*

8 Polenta.

9 Arrivé, parvenu.

10 Mi-salé.

11 Au milieu du front.

12 10 kilomètres environ.

13 Autan.

14 Farce aux choux.

15 Mesquin, avare.

16 On ne fait ce geste, selon les rites orthodoxes, que lorsqu'on veut saluer la mémoire d'une personne décédée et dont il est question.

17 Garçon de ferme.

18 Mademoiselle.

19 Le *terciu,* c'est le jus de la polenta en train de bouillir ; le facaletz, le bâton dont on se sert pour remuer cette bouillie.

20 Assiette de terre cuite contenant du poisson grillé et trempé dans un peu d'eau. On y ajoute à volonté du sel et du piment : c'est la *saranmoura.*

21 Désert, solitude.

22 En roumain :

Pe le noï, pe *la Duduca,*

Face m'maliga cât nuca

Si-o pazeste cu maciuca.

Si pune copchiii'n hiare,

Sa nu ta m'mliga'n ghiare.

23 Grosse bêtise.

24 Devant l'âtre.

25 Bon morceau.

26 Espèce de tombereau fermé.

27 Pain, en argot.

28 Sacré nom d'une église.

29 Presque sans clôture, délabrée.

30 Cette galouchka (quenelle), dans nos plaines, n’est que la dernière bouchée de pain ou de *covrig* (craquelin), que certains enfants, après l’avoir mâchée, n’avalent pas, mais sortent de leur bouche, sous forme de boulette, et mettent de côté, pour se réserver le plaisir de la « manger une seconde fois ».

31 Côté de la boîte qui sert à allumer.

32 Cheminot chargé du frein.

33 Proverbe roumain.

34 Libertine.

35 Valets enrichi.

36 Qui font la cueillette.

37 Farine de maïs.

38 Un chaque année.

39 Tiges de maïs, dont les feuilles servent de fourrage et le déchet de combustible.

40 Garçons de ferme.

41 Maïs grillé (« petites fleurs »).

42 Cadeau.

43 Jeune fille à marier.

44 Être « chardon », ou poursuivre, tel un *chardon* : expression roumaine caractérisant quelqu’un dont on ne peut se débarrasser.